

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

DANS CE NUMÉRO :

Et voilà
la saison routière
1938



ALBERT GABARD, la révélation du demi-fond !

Pour sa première course au Vel' d'Hiv' contre les grands « as » du demi-fond, Albert Gabard a accompli une performance magnifique et s'est révélé à la foule — enthousiasmée par sa fougue — comme un stayer de grand avenir.





UNE INTERVIEW DE M. LAURENT-EYNAC

M. Laurent-Eynac, qui a été seize fois ministre ou sous-secrétaire d'Etat est, dans la branche politique, un des grands hommes qui connaissent le mieux l'aviation.

De 1921 à 1926, il assurait le sous-secrétariat d'Etat de l'Air et, en septembre 1928 — après l'accident qui a coûté la vie à M. Bokanowsky, ministre du Commerce et des Transports aériens — c'est lui qui a réussi à décider le gouvernement à créer le ministère de l'Air et forma ce premier ministère. De plus, il a servi dans l'aviation pendant la guerre. Il a successivement appartenu à une escadrille de reconnaissance, puis de bombardement où il a eu une belle conduite. A la suite d'un bombardement de nuit particulièrement périlleux, il a été cité à l'ordre de l'armée.

Il est donc, comme ministre et comme ancien combattant, doublement qualifié pour parler aviation et triplement qualifié lorsqu'il s'agit d'aviation féminine car, à une époque où elle avait plus de signification qu'aujourd'hui, il l'avait activement soutenue.

— *Match* a consacré la plus opportune enquête à l'aviation populaire, nous dit Laurent-Eynac. Celle-ci monte en flèche. Elle a rencontré l'adhésion spontanée de toute la jeunesse française. Désormais, l'aéronautique entre chaque jour un peu plus dans la vie de la nation. Toutes les classes de la société désirent légitimement participer aux joies du sport aérien.

» En même temps, l'aviation populaire initie les jeunes générations aux disciplines rigoureuses de la formation aéronautique, aux traditions de sacrifice et de vaillance de l'aviation française qui a tout un patrimoine de labeur, de recherches et de gloire auquel veut participer cette jeunesse.

» Est-il surprenant, dès lors, que la jeunesse féminine soit impatiente de participer, elle aussi, à la prodigieuse émulation aérienne comme elle participe désormais à tant de compétitions sportives ?

» Si donc les jeunes femmes viennent satisfaire dans l'aviation leur nostalgie des espaces infinis, leur goût du sport aérien et des ressources qu'il offre au grand tourisme rapide à travers le monde, il faut encourager leur mouvement d'adhésion et d'apostolat de l'aéronautique car, si nous entendons faire de la nation française un peuple d'aviateurs, nous n'y parviendrons que par le consentement et grâce à l'exemple des femmes.

» S'il s'agit des compétitions sportives proprement dites, conquêtes des records, grands raids, quelques exemples sont là pour témoigner que la volonté féminine sait être persévérante. Ici, elle a été couronnée de lauriers éclatants.

» Mais il faut bien dire qu'à l'heure où ces compétitions internationales deviennent particulièrement ardentes, à l'heure où intervien-

nent des matériels plus puissants, plus délicats à manier, plus rapides, exigeant de vastes surfaces d'envol et d'atterrissage, il semble que la part des espoirs féminins risque d'être réduite.

— Ainsi, en ce qui concerne les carrières féminines dans l'aviation ?

— Il serait à souhaiter que dans les carrières annexes de l'aéronautique, les femmes puissent trouver des emplois, notamment à la façon des stewardesses sur les lignes américaines.

» Mais, en toute conscience, il paraît difficile d'engager des jeunes femmes dans l'exercice régulier du personnel navigant. Elles risqueraient d'y rencontrer plus de déboires que de succès et d'être ainsi écartées de l'aviation par des mécomptes inévitables, alors qu'au contraire nous voulons les y rattacher par toute l'œuvre des conquêtes de l'opinion aux grands desseins de la puissance aérienne française. Par l'orientation de la jeunesse, par son éducation sportive et aéronautique, le rôle de la femme peut être considérable au service de l'apostolat des ailes françaises. Et, si l'on considère la question du courage personnel mis en jeu, ne croyez-vous pas qu'il y ait parfois un plus grand courage à ne pas s'opposer à ce qu'un être cher, mari ou fils, s'expose à un péril qu'à s'y exposer soi-même ?

» Faisons donc confiance aux femmes. Il y a là pour elles une tâche nationale éminemment utile et les femmes auront l'occasion, en la remplissant, de bien servir la patrie.

(A suivre.)

ALEXANDRA PECKER.



Les Six-Jours sont là, tout proches.

Et ils se présentent bien, Louis Delblat ayant mis les petits plats dans les grands. Pas d'équipes fantômes, quinze teams solidement construits et desquels on peut attendre de beaux efforts. D'ailleurs, nous les aurons ou nous nous trompons fort... et nous les aurons, surtout si l'on montre sans retard quelque énergie à l'égard des empêcheurs de tourner en rond. Des noms ? A quoi bon... Tous les managers qui jouent un rôle néfaste dans la coulisse, nous les connaissons. Ils ne sont pas si nombreux. L'un d'entre eux a déjà, trop fréquemment, attiré l'attention sur lui. On en a parlé pour Peix, plus tard pour Blanchonnet. Avertissements dont il eût fallu tenir compte. Sera-ce pour cette fois ? Il faut en garder l'espoir...

Au fait, parlant des Six-Jours, il nous en est arrivé une bien bonne, la semaine dernière ! Nous avons tout simplement confondu dollars et francs. C'est-à-dire que nous avons joyeusement octroyé à Kilian-Vopel un contrat de... 1.500.000 francs pour cent quarante-quatre heures...

Eh oui ! 54.000 dollars au lieu de francs. Au cours du change, vous voyez ça ? Nous n'avons même pas l'excuse d'un chaud soleil. Ce n'est pas la saison.

Alors, des vins fins ? Pourquoi pas quand on possède de si beaux vignobles ?

Roger Peix est revenu.

Et il n'a pas changé !

A peine épaissi, tout prêt à retrouver la forme, Peix aimerait recourir. Nous le reverrions avec joie. C'était un animateur peu banal. Son surnom de « Roquet », il ne l'avait pas volé. Il aboyait sans cesse. Souvent méchamment, et il en donnait pour son argent ! Mais Peix n'est pas le seul maître de sa destinée. Il propose, on dispose. Alors, à quand son prochain contrat ?

C'est une histoire que conte Octave Dayen.

— Nous étions en banlieue. Certain soir, nous avons été appelés, avec Choury et quelques camarades, à fournir un match sur home-trainer. Choury eut une idée de génie ! Il disparut au dernier moment, et le speaker annonça son forfait. La foule gronda ! « Eh bien, hurle le speaker, un volontaire pour remplacer l'absent ? » Au premier rang se leva un monsieur portant une magnifique barbe noire. « Moi ! » hurla-t-il... Et le voici sur scène, relevant son pantalon... et nous battant avec le sourire. Stupeur de la foule, mais de

Deglane a stoppé Savoldi

La série des victoires remportées par l'Italien Joe Savoldi depuis sa venue à Paris, sur le Turc Arif, le Letton Passmann, le Polonais Nowina, l'Américain Al Sparks, le champion d'Europe Dan Koloff et notre compatriote Rigoulot, est interrompue. C'est Henri Deglane qui a fait mordre la poussière au redoutable catcheur qui devait surtout sa réputation et ses victoires à son fameux saut-chassé, lancé à la manière des kangourous, c'est-à-dire en projetant les deux jambes à la figure de son adversaire.

Deglane et Savoldi s'étaient déjà rencontrés et, après 90 minutes de combat, étaient renvoyés dos à dos après avoir remporté chacun une manche. Pour obtenir une décision on avait fixé la durée de la rencontre de lundi à deux heures, mais Deglane n'eut pas besoin de cette entorse au règlement habituel pour triompher. La victoire de notre compatriote est la victoire du lutteur complet, scientifique, en même temps que puissant, sur un homme qui doit surtout sa classe à une rapidité manifeste et à une prise extrêmement dangereuse.

Il fallait surtout éviter que l'Italo-Américain portât sa prise et, dans ce cas, le prendre en défaut et le surpasser. C'est cette dernière méthode qu'employa le Limousin.

Mais revenons au combat. La première manche dura près de 50 minutes. Elle fut disputée tout en force entre deux hommes aussi rompus l'un que l'autre aux finesses du catch. A la 49^e minute, Savoldi jugea le moment opportun pour porter sa fameuse prise, à laquelle, prompt comme l'éclair, le champion de France répondit en s'agenouillant. Savoldi lui passa sur le dos et Deglane n'eut qu'à s'effondrer sur lui pour le plaquer pour le compte. La seconde manche ne dura qu'un quart d'heure. L'Italien, nullement découragé par son premier échec, attaqua par de sérieuses manchettes qui ébranlèrent quelque peu

Deglane, puis il réussit à placer sa prise qui projeta l'ex-champion olympique au tapis. Notre compatriote n'était pas k. o. mais, pour suivre la prise qu'il avait portée, Savoldi, par un ciseau de volée, obligeait Deglane à reconnaître sa supériorité.

La belle laissa les milliers de spectateurs qui garnissaient le Palais des Sports dans l'enthousiasme et dans la déception. Enthousiasme pour la façon dont elle fut conduite et « baclée », déception par la rapidité avec laquelle elle prit fin. Le temps de s'asseoir et de se relever, pour les deux lutteurs de s'observer quelque peu, d'essayer pour Savoldi son saut-chassé, pour Deglane de lui saisir les jambes au vol et de le plaquer au tapis par un enroulement debout ; le tout avait duré à peine une minute, et Deglane avait gagné.

Au côté du grand match signalons le beau combat du Danois Martinson qui, de plus en plus, se met en vedette. Il fit match nul avec le Tchèque Vavra, un excellent lutteur, bagarreux très efficace en même temps que très rapide. Vavra est un homme à suivre et certainement un lutteur de la meilleure classe.

Kostantinoff marque un temps d'arrêt dans sa progression, l'élève de Dan Koloff ayant été battu en moins de 20 minutes par le Hongrois Vari, lutteur très spectaculaire, mais certainement moins puissant que le Bulgare. Les débuts du Turc Tekirdagli en face de son compatriote Mehmet Arif furent l'occasion, pour ce nouveau venu, d'une facile victoire en moins de 10 min., ce qui nous valut un match supplémentaire entre Mollet et l'Italien Deon. Et ce ne fut pas le match le moins applaudi de la soirée. Le champion de France Roger Mollet, de beaucoup supérieur en tactique à son adversaire, en triompha assez aisément mais leur match varié, rapide et sans heurts ni brutalités excessives, fut particulièrement goûté du public.

RENE MOYSE.

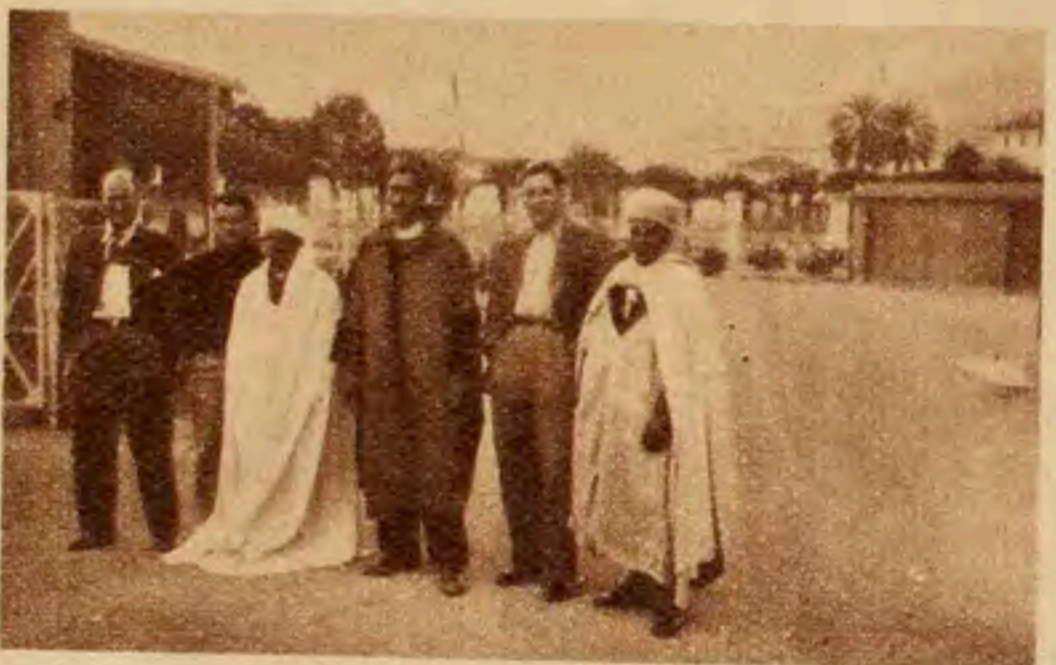
courte durée, car Choury — c'était lui — enleva sa barbe postiche...

— Et c'est vrai ?

— Non...

André Leducq devait faire sa rentrée le 13 février à Bône. Pluie... Le 19, pluie... Le surlendemain à Tunis, pluie... Et Leducq se désespère...

« Rien à faire, nous écrit-il, le malheur est sur ma tête. Tant que je n'étais pas là, il faisait beau. Maintenant, c'est le déluge. Je suis marqué par les dieux... »



Le promoteur Milo, qui a organisé cette nouvelle tournée nord-africaine, ne perd pas espoir. Il gardera Leducq jusqu'au 6 mars et, avec lui, René Le Grevès, Di Paco, Bertocco, Louviot, Battesini et Oubron.

Que diable ! il ne va pas pleuvoir indéfiniment sur cette terre ensoleillée. Mais il ferait peut-être bien de se méfier de Leducq dans l'avenir !

Un autre mot nous apprend que René Le Grevès a décidé de participer à la course de côte du Mont-Faron. Parfaitement, le Mont-Faron par René Le Grevès lui-même... Ça ne vous dit rien ? Eh bien ! vous verrez. Le Grevès a des talents cachés. La montagne, il adore ça. C'est son violon d'Ingres. Surtout quand on lui demande de cueillir des fleurs sauvages. Il peut ainsi mettre pied à terre...

Oh ! la vieille histoire.

Si cette rubrique a de fidèles lecteurs, ils se souviennent, sans doute, de la discussion qui s'est élevée entre plusieurs abonnés de *Match*, au sujet d'une moyenne élevée réalisée par Piet van Kempen sur le parcours Paris-Bruxelles.

Certains automobilistes l'ont admise ; d'autres, au contraire, ont protesté. Avec plusieurs mois de retard, M. Marc Duvaux vient à son tour nous demander raison

de nos chiffres, au nom d'un groupe d'automobilistes enragés.

Il est sceptique.

« Et comment calculez-vous la moyenne ? » nous demande-t-il insidieusement.

Comment ?

Après notre brillante démonstration concernant Kilian-Vopel (voir plus haut), mieux vaut pour nous nous abstenir...

... Tout en remerciant M. Marc Duvaux de nous porter tant d'intérêt !

Au secours, Inaud !...

On parlait de Menziès et de ses records de longue haleine.

— C'est bien, dit le soigneur Messori, mais que pensez-vous des exploits de ma femme qui, en Italie, effectuait souvent, à vélo, Bologne-Fiume (415 km.) et Turin-Bologne (plus de 300 km.), cette dernière distance en moins de quinze heures.

Ce qu'on en pense, Messori, mais grand bien, cette blague ! Demandez plutôt son avis à Avanti Martinetti, lui qui n'a effectué qu'une fois, dans sa vie, plus de 150 kilomètres et qui fit, dans son jeune âge, Paris-Deauville... en deux jours ?

— Je n'ai jamais rien compris à ça, prétend-il, les longues distances ça m'effraie et, au fond, c'est peut-être pour cette raison que je suis devenu sprinter.

★

Vélo 38 vient de paraître. Un petit bouquin que tout cycliste doit avoir à portée de sa main et auquel Jean Leulliot a travaillé de longs soirs. Et ce n'est pas fini ! Car, non content d'être auteur, notre actif confrère est aussi son libraire. Un singulier libraire, en vérité. Imaginez que pour le premier jour de vente annoncé dans un journal du matin, Jean Leulliot avait décidé de se tenir prêt dès 9 heures. Or, à 7 heures, coup de sonnette. L'ex-conseiller technique de l'équipe de France du Tour se lève, enfille sa robe de chambre et va ouvrir. Sur le palier, un gosse de treize, quatorze ans est là, timide :

— M'sieu, j'voudrais un Vélo 38. V'là mes 8 balles...

Leulliot regarda son premier acheteur. S'il se l'était imaginé comme ça...

— Mais tu n'es pas riche, lui dit-il, et tu as 8 francs ?

— Ben, oui, M'sieu, j'ai des économies. 10 sous par 10 sous, c'est long...

Vendre son livre ? Leulliot n'y songe plus. Il le donne au gamin, enchanté... et comme un premier acheteur se fête toujours, il l'a gardé à déjeuner !

FELIX LEVITAN.



PALAIS DES SPORTS. — Le couple Ilse et Erich Pausin évoluant sous les feux des projecteurs au cours de la soirée de patinage artistique, à laquelle participèrent également, vendredi dernier, Hédie Stenut, Bertha Waechler et Emmi Putzinger. Au même programme, un match de hockey sur glace entre les équipes de France et de Belgique vit nos compatriotes l'emporter par 4 buts à 2.

RÉDACTION-ADMINISTRATION

25, rue d'Aboukir - PARIS (2^e) - Tél. Turbigo 52-00 et 96-80

CHEQUE POSTAL : 2188-23 PARIS

Aucun envoi n'étant fait contre remboursement, prière de joindre le montant à chaque commande. — Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier de joindre une ancienne bande et la somme de 1 franc, et transmettre la demande au moins huit jours avant la date d'exécution du changement.

Prière de noter notre nouveau compte chèque postal : 2188-23 Paris.

match

R. C. SEINE : 251-795 B

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
1 ^o France et Colonies	46 fr.	24 fr.
2 ^o Etranger (tarif A réduit) ..	73 fr.	40 fr.
3 ^o Etranger (tarif B normal) ..	93 fr.	50 fr.



La boxe est pratiquée, en général, lors du passage des bateaux français ou américains. Il y a toujours, dans l'équipage de ces bateaux, un boxeur amateur ou ex-professionnel qui vient se mesurer avec le champion local. Les soirées de boxe ont grand succès à Tahiti. Elles sont très goûtées des femmes, qui y poussent des cris stridents. La salle est souvent houleuse, plus, même, qu'aux soirées du Central. Les Tahitiens sont très exubérants. Les guitares finissent, heureusement, par mettre tout le monde d'accord.

Le tennis est surtout réservé aux blancs. Il y a toutefois un champion local, un sang-mêlé, qui tint cinq sets contre Cochet, lorsque celui-ci s'arrêta à Tahiti pendant son tour du monde. Mais le climat langoureux explique bien des choses. Ce n'est plus l'atmosphère excitante de Roland-Garros. Le champion de tennis de l'île est également joueur de ping-pong. J'eus le plaisir de faire une partie avec lui.

Quant aux autres sports, ils ne sont guère pratiqués, du moins sous la forme de compétition, qu'à l'occasion des grandes fêtes : 1^{er} janvier et 14 juillet. C'est alors le triomphe des sports : course de vélos (le tour de l'île), de natation, de pirogues, de chevaux, concours athlétiques, tournois de football, concours de danses indigènes. En dehors de ces deux dates, les indigènes ont bien peu d'occasions de mesurer leur force dans des compétitions. L'entraînement rationnel ne convient pas à leur esprit indépendant.

Bref, si les sports tiennent une place importante dans la vie des îles du Pacifique, du moins manquent-ils totalement d'organisation. Je suis persuadé qu'il serait cependant facile de former d'excellents nageurs de vitesse parmi les indigènes, qui sont tous doués, dans l'eau, d'une rare souplesse. Quelques « costauds » des îles feraient également de remarquables lanceurs. On pourrait aussi constituer une ou deux solides équipes de footballeurs. Ce ne sont pas les hommes « de choc » qui manquent. Mais, en ce qui concerne plus spécialement les sports d'équipe, on se heurtera toujours à la difficulté, quasi insurmontable en Polynésie, d'astreindre les indigènes à une discipline.

D'ailleurs, il est peut-être préférable de laisser s'amuser ces beaux athlètes sous leur magnifique soleil tropical, plutôt que de les mener vers l'Europe et ses stades froids, où ils ne pourraient jamais supporter, sans danger pour leur santé, le climat des pays du Nord...

ANDRÉ GAIN,

Les sports les plus pratiqués dans les îles de l'Océanie, et plus spécialement en Polynésie, sont sans conteste les sports nautiques. Ce sont des sports vitaux. Tous les Polynésiens savent nager. L'indigène n'a pas un amour profond pour l'eau, mais, comme il vit toujours au bord de la mer et que c'est dans la mer qu'il trouve sa principale nourriture, il y passe une grande partie de son temps.

Quant à la natation, il ne connaît aucune nage de style, ce qui ne l'empêche pas d'être très à son aise dans l'eau. Pourtant, il est bien rare qu'il ne soit pas battu, lors d'une course de vitesse, par un blanc pratiquant un crawl moyen. J'en ai vu maints exemples à Tahiti et dans les îles avoisinantes, où les indigènes nagent une sorte de canadienne assez désordonnée. La nage sur le dos les fait rire. Quand ils plongent, et souvent de très haut, ils ont l'habitude de sauter à l'eau les pieds les premiers. Les femmes, notamment, se refusent avec obstination à plonger la tête la première. Elles plongent toutes par les pieds, recroquevillées, de n'importe quelle hauteur, et cela quinze ou vingt fois de suite, sans jamais se lasser.

Mais c'est surtout comme nageurs sous l'eau que les Tahitiens sont remarquables. Les femmes elles-mêmes se propagent, à environ un mètre sous la surface, avec une rare souplesse, à l'aide d'un étonnant battement de pieds sous-marin dont je n'ai jamais pu percer le secret. Les performances des hommes sont extraordinaires. Les plongeurs descendent couramment à vingt mètres de fond, souvent à trente ou trente-cinq mètres, et vont chercher les huîtres perlières au milieu des requins, qui n'osent pas toujours les attaquer. On m'a même certifié qu'un brevet de plongeur avait été accordé à un indigène qui avait atteint la profondeur de quarante-deux mètres. Les Tahitiens ont le plus profond mépris pour les scaphandres. Pour atteindre plus rapidement le point qu'ils se sont fixé, ils tiennent à la main un gros morceau de corail, et se laissent tomber tout droit, jambes raidies. Arrivés à la profondeur voulue, ils lâchent leur bloc de corail, et, balançant le corps en avant, se trouvent aussitôt à pied d'œuvre. Tous portent des lunettes de plongée. Ce sport est un des plus dangereux qui soient. A partir de trente, trente-cinq ans, les grands plongeurs, qui ne vivent jamais vieux, ne sont plus bons à rien, et marchent courbés en deux, les poumons vidés.

Les pirogues, qu'elles soient de pêche ou de course, ont toutes un balancier, situé du côté gauche. Les courses de pirogues, trop rares, sont d'autant plus spectaculaires que les équipes représentant les différents districts de Tahiti comportent les plus beaux athlètes de l'île, à raison de trois pagayeurs par pirogue. Les pirogues ont souvent des voiles. Celles des îles Sous le Vent passent pour être les plus rapides de toute la Polynésie. Elles peuvent atteindre d'incroyables vitesses.

On ne saurait parler des sports nautiques sans oublier le lancement du harpon, ce javelot des mers. Les indigènes s'y révèlent d'une merveilleuse adresse. Non seulement ils harponnent le

poisson en surface, à dix ou quinze mètres, mais ils vont encore le harponner sous l'eau, autour des coraux. Pour s'entraîner à viser juste, on voit, dans les îles, les enfants, munis de petits harpons, s'exercer sur les gros crabes de terre, les « tourlouroux », qui se promènent de tous côtés sous les cocotiers. Ces crabes, qui se déplacent très vite, constituent de passionnantes cibles. Quand les enfants sont plus grands, ils pratiquent un autre entraînement, plus sportif. La cible est constituée par une noix de coco enfilée sur un long bambou qu'ils plantent en terre. Placés à une trentaine de mètres de distance, ils s'exercent à harponner la noix de coco.

En dehors des sports nautiques, le football est à l'honneur en Polynésie. On y joue non seulement à Tahiti, mais aussi dans les îles voisines, et surtout à Bora-Bora, l'île préférée d'Alain Gerbault, qui y fit aménager lui-même un terrain de football. Tous les jours, matin et soir, le matin les petits, le soir les grands, les indigènes viennent jouer au football. Lors d'un séjour que je fis à Bora-Bora, je pris l'habitude d'aller jouer chaque soir au ballon avec eux. Ils m'y avaient d'ailleurs cordialement invité. J'étais, à part le gendarme, le seul blanc de l'île. Un matin, un petit bateau à coque noire et voile brune fit son entrée dans la passe. Le nouveau visiteur était Alain Gerbault. Ce fut une recrue de choix pour l'équipe. Tous les soirs, avant le coucher du soleil, il vint jouer avec nous. Les mers du Sud n'ont pas tué le sportif qui est en lui.



De haut en bas : Un coup de vent à Bora-Bora. Une jeune indigène plongeant. Un des plaisirs favoris : la nage sous l'eau. Une course de pirogues.

CROSS

BAUDOUIN, CHAMPION DE PARIS

S'IL était une victoire prévue par la majorité des compétences au sujet du championnat de Paris disputé, dimanche, à St-Germain, c'était bien celle du bel athlète qu'est Baudouin. Le représentant du C. O. Aubervilliers a confirmé de très remarquable manière les espoirs placés en lui.

Cette nouvelle victoire de Baudouin — qui a enlevé dernièrement le championnat de France militaire — sera fort bien accueillie, on peut en être assuré. Bien que le parcours de St-Germain ne soit pas particulièrement en rapport avec l'idée que l'on se fait habituellement de la course à travers la campagne, le résultat obtenu par le champion de Paris 1938 est très intéressant. Baudouin a retrouvé

ses moyens. Telle est la conclusion qui s'impose à l'issue de ce championnat. Puisse-t-il ne pas perdre la forme avant la grande compétition de Belfast le 2 avril prochain. Ce jour-là nos athlètes auront besoin de tous leurs moyens pour s'efforcer de ramener en France le fameux bouclier, enjeu du « Cross des Six Nations ».

Dimanche, Baudouin a nettement dominé Lacaud, Tostain, Amrouche, suivis eux-mêmes par Châtillon, Laforge, Martin, Vigneron, Gouzy, Arnold, Lonlas, Califano, etc. D'aucuns pensent déjà à lui pour la première place du National, à Lille, le 12 mars prochain. Certes il semble être en bonne voie de faire la passe de trois mais... n'oublions pas qu'il existe, en

sport, une certaine et glorieuse incertitude bien connue de la gent sportive ! Or, au National, la lutte sera très sévère. L'on sait que les autres championnats interrégionaux disputés cette dernière semaine ont été enlevés respectivement : celui de l'Afrique du Nord par Mohamed ben Larbi (Bouali ne termina que cinquième) ; celui du Sud-Est par El Ghazy, qui fit grosse impression ; celui du Nord-Ouest par Guimar ; celui du Sud-Ouest par Lalanne qui s'est déjà illustré à différentes reprises cette saison et qui a battu Cuzol. Ce dernier précédait Sicard, Rérolle, Lahitte, Lebon, etc. Cérôu se classa dix-septième ; celui du Nord-Ouest par Guitton. La présence de ces différents vainqueurs — souhaitons que



SAINT-GERMAIN. — CHAMPIONNAT DE PARIS. — On reconnaît ici quelques-unes des vedettes de la saison. Baudouin est à la corde; Lonlas (98), grippé, ne pourra terminer que onzième.



SAINT-GERMAIN. — CHAMPIONNAT DE PARIS. — Le favori Baudouin, du C. O. Aubervilliers, a pris une nette avance sur ses rivaux. Il va gagner en un style souple et prometteur.

Mohamed ben Larbi puisse venir à Lille — comme d'ailleurs celle de leurs suivants immédiats donnera donc au National un intérêt accru. Il faudra que notre Baudouin fasse montre de son cran habituel s'il veut imiter Dolquès qui, en 1925, fut champion de France militaire, champion de Paris et premier du National.

Ne laissons pas cette rapide revue du cross-country sans dire combien fut intéressante la lutte que le C. O. Aubervilliers et le C. A. S. Généraux se livrèrent, à St-Germain, pour le classement interclubs. Aubervilliers l'a emporté de peu certes devant la Générale mais l'a emporté tout de même. Il confirme ainsi ses prétentions au titre de champion de France 1938.

PHILIPPE ENCAUSSE.

Les basketteurs français battent les Lithuaniens

Devant le grand public parisien, le basket français s'est imposé samedi soir, au Vel d'Hiv, comme le meilleur d'Europe.

Il y a quelques années on n'aurait jamais osé envisager un tel succès, mais, en quelques saisons nos joueurs ont su s'inculquer la technique étrangère et l'adapter aux qualités de notre race. Si bien qu'à l'heure actuelle les joueurs français, après avoir remporté la Coupe des Nations, ont confirmé leur supériorité en triomphant, par 25 points à 18, de l'équipe de Lituanie, championne d'Europe.

Ce match fut tout à l'avantage de nos représentants qui dominèrent leurs adversaires dans tous les compartiments du jeu, au bout de cinq minutes.

Les Lithuaniens furent littéralement « étouffés » par les joueurs français qui, usant de la propre tactique de leurs adversaires, surent s'assurer le contrôle de la balle. Les visiteurs furent très surpris de se trouver en présence d'une équipe de France possédant aussi à fond la technique américaine, ils espéraient rencontrer des joueurs de la classe de ceux qui défendirent les couleurs fran-



PALAIS DES SPORTS. — FRANCE-LITHUANIE (25-18). — L'avant lithuanien Puzinauskas marque un panier malgré l'opposition des Français Boël (3) et Flouret (10).

ses avant Riga, et les défaites que nos joueurs subirent à cette époque portèrent leurs fruits et maintenant nos internationaux n'ont plus rien à apprendre des Européens tant en défense qu'en attaque.

La victoire de l'équipe de France est due autant à l'excellence de sa défense qu'à la précision de ses attaquants. Cohu, Flouret et Ronner surent réduire à néant la légendaire adresse des avants lithuaniens.

Rolland, excellent en attaque, puisqu'il marqua à lui seul 12 points, record du match, coopéra avec beaucoup de bonheur à la défense.

Les Lithuaniens commirent une lourde erreur en s'efforçant d'alimenter en balles Puzinauskas et Kriauciunas, leurs avants les plus adroits qui étaient étroitement marqués. Ils utilisèrent la passe directe au lieu de s'ingénier à croiser sur les panneaux, ce qui facilitait la tâche de Flouret et de Cohu.

Rolland fit honneur à sa réputation, ce qui n'est pas peu dire, il eut des interceptions acrobatiques qui, très justement, soulevèrent l'enthousiasme du public.

Fabrikant, pour son premier match international, s'est imposé ; s'il fut moins effectif que Rolland c'est qu'il fut moins personnel

et ne voulut pas prendre la responsabilité de tenter le panier.

Lesmayoux, toujours aussi adroit : Prudhomme, Boël et Fonteyne firent d'excellentes choses.

Signalons que les Français se montrèrent plus adroits que les Lithuaniens. Ils marquèrent 5 coups francs sur 9 contre 6 sur 15 accordés aux Lithuaniens.

ROBERT MENAGER.



PALAIS DES SPORTS. — FRANCE-LITHUANIE (25-18). — Le Français Rolland (7) marque un splendide panier au milieu d'un groupe de joueurs lithuaniens.



PALAIS DES SPORTS. — FRANCE-LITHUANIE (25-18). — L'équipe de France. De gauche à droite, debout: Cohu, le manager Geits, Prudhomme, Fabrikant, Flouret et Boël; à genoux: Lesmayoux, Mertz, Fonteyne, Rolland et Ronner.

QUE DE JEUNES GENS ! QUE DE JEUNES FILLES !

ne peuvent débiter avantageusement dans le commerce, l'industrie, la Banque et les administrations faute de connaître

la COMPTABILITÉ la STENO-DACTYLO

pourtant si facilement et si rapidement apprises SUR PLACE OU PAR CORRESPONDANCE

AUX ETABLISSEMENTS
JAMET-BUFFEREAU

96, rue de Rivoli, PARIS

Programme Ma

10 SUCCURSALES EN PROVINCE

Camusso gagne la course du mont Agel

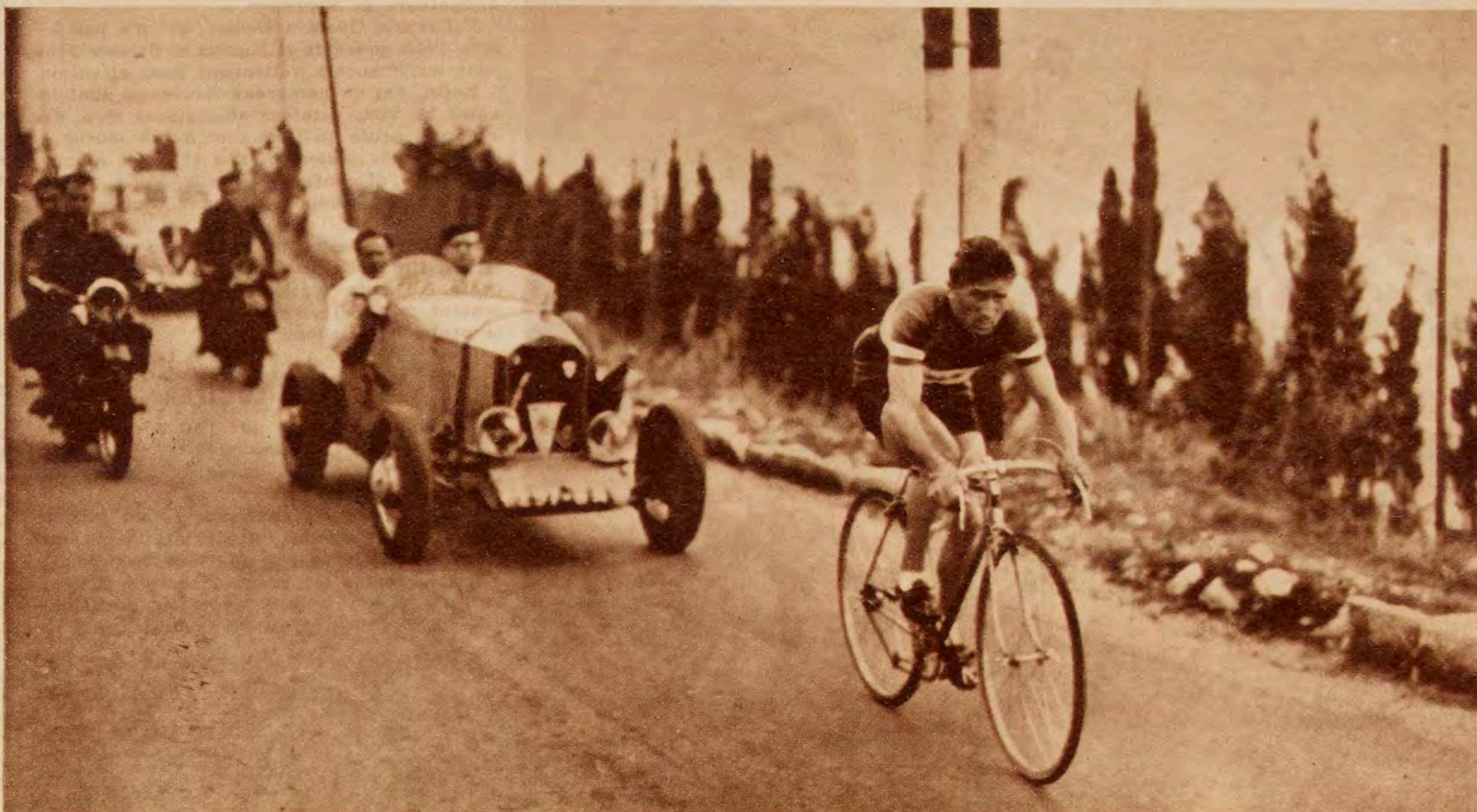
La première épreuve de la saison routière en France, la course de côte du mont Agel, disputée d'aujourd'hui, s'est terminée par la victoire de l'Italien Camusso, qui battit nettement les as et les régionaux, si nombreux à cette époque de l'année, sur la Côte d'Azur.

Le Transalpin joua sa chance en grand champion. Il démarra dès le coup de pistolet et sur la Corniche avait déjà trois cents mètres d'avance. Alors qu'on attendait une réaction du peloton, où figuraient ses concurrents les plus dangereux, notamment Barral, grand spécialiste de cette épreuve ; Gianello et René Vietto, ceux-ci hésitaient à attaquer et se surveillaient.

Par contre, Verzelli d'abord, puis Amédée Rolland et enfin Camellini, tentaient de rejoindre Camusso. Le premier, Verzelli, faiblit et fut immédiatement lâché au village d'Eze. Rolland lâcha pied à son tour et Camellini se lança seul à la poursuite du grimpeur italien. Au passage du mont Agel, l'avance de Camusso n'était plus que de deux cents mètres.

Mais derrière on avait compris le danger, et Vietto, le premier, se détachait du peloton. Barral et Gianello l'imitaient peu après, et ces deux hommes passaient Vietto dans les derniers lacets de la côte. Barral, qui fournissait un retour magnifique, terminait à trente-cinq secondes de Camusso, distanciant Gianello et Camellini.

La plus belle course fut fournie par Barral qui établit le meilleur temps. Il termina en effet à trente-cinq secondes du vainqueur, après avoir eu jusqu'à une minute quarante de retard. Tous les concurrents de cette première auront l'occasion, dimanche, de se retrouver aux prises dans l'épreuve du mont Faron.



NICE (Par Belino). — Camusso, qui vient de lâcher ses poursuivants dans le mont des Mules, s'en va seul et facilement en tête vers le sommet du mont Agel.

Au Vel' d'Hiv', Gabard élimine Severgnini

Il s'appelle Gabard. Son prénom : Albert. Un désir — le même depuis dix ans : bien faire... Et il a réussi, dimanche, au Vel' d'Hiv', à s'imposer, en demi-fond, au côté d'hommes de classe : Lacquehay, Metze, les frères Wambst, Terreau, Minardi, Meuleman et Severgnini.

Excusez du peu...

Dans sa série-poursuits, on le donnait battu. Pensez, contre Severgnini ! Eh bien ! le champion d'Italie a proprement mordu la poussière.

Gabard, plus vite en action, prit quarante mètres d'avance qu'il conserva. Comme ça, sans avoir l'air d'y toucher, en pédalant sagement dans le sillage de Zubi, tirant la langue comme un bon élève — qu'il est, d'ailleurs, depuis plusieurs mois.

Et c'est ainsi qu'en finale on retrouva ce bougre de Gabard avec Metze, Lacquehay, Auguste Wambst et Meuleman. Pour un stayer néophyte, quel honneur ! Encore insuffisant à son gré. Car il se mit à lutter d'égal à égal avec ces messieurs. Arrêté Lacquehay, arrêté Metze, et sur décollage encore... Et pas qu'une fois ! A deux, trois, quatre reprises, Metze vint briser son élan sur ce mur ! Alors on fit donner la garde, comme dans l'Histoire — mais pour la petite histoire, toute petite, du quartier — et Gabard admit d'être doublé, ayant pourtant la ressource de retenir Metze encore un peu...

Ah ! il ne fait pas bon, en demi-fond, arriver avec sa belle jeunesse lorsqu'on n'appartient pas au clan, tout comme dans « le Livre de la Jungle ».

Kipling se fût régalé au Vel' d'Hiv'...

Qu'importe que Gabard ait fini dernier ! Le résultat ne compte guère. Seule a quelque intérêt l'impression qu'il nous a laissée pour



VEL' D'HIV'. — CRITERIUM INTERNATIONAL DE DEMI-FONDS. — De g. à dr. : Lacquehay, Metze, Auguste Wambst et Gabard.

une première sortie de cette importance. Et elle est belle !

Metze l'a finalement emporté, après un duel rageur avec Lacquehay qui se fit souffler la deuxième place par Auguste Wambst, tout à la fin.

La rentrée de Lacquehay et d'Auguste Wambst a été excellente. On s'y attendait un peu, bien que craignant pour eux l'inaction. Or celle-ci ne se fit pas sentir.

Tant mieux pour les épreuves de demi-fond à venir, avec Terreau, Georges Wambst, Minardi et Paillard, qui crient vengeance, et Albert Gabard qui a fait si joliment : coucou...

Bientôt, nous saurons s'il est bien un nouvel oiseau rare...

Pour nous, la cause est entendue, et les milliers de spectateurs qui ont acclamé Gabard au Vel' d'Hiv' ont sans doute une opinion identique.

★

La course de consolation revint à Ernest Terreau.

Il avait été éliminé en série par Auguste Wambst, après un match à ce point disputé qu'on faillit pencher pour le *dead-head* au moment de désigner le vainqueur.

Auguste Wambst devait avoir à peine une longueur d'avance...

Et nous manquerions à tous nos devoirs si, rendant compte de cette grande journée de demi-fond au Vel' d'Hiv' et qui eut, entre autres témoins, Maurice Chevalier, Albert Préjean et Jules Ladoumègue, nous ne signalions pas le nouveau record de Charles Lacquehay sur les dix kilomètres.

C'est Minardi qui contraignit Charles Lacquehay à faire appel à tous ses moyens. Et ce fut magnifique...

GEO TYZOR



Trois fervents du cyclisme et du Vel' d'Hiv' : Jules Ladoumègue, Maurice Chevalier et Albert Préjean.



Epuisé?

Allez refaire vos forces aux grandes sources naturelles. Demandez au soleil ses vitamines, au quinquina ses principes toniques, aux bons vins leurs éléments vivifiants, ou plutôt, prenez de ce vin généreux en qui se concentrent tous ces bienfaits : refaites chaque jour le niveau de vos forces avec du **BYRRH**, TRIOMPHE DES VINS GÉNÉREUX. Consommé en famille comme au café.

Cadeau!

Pour le recevoir gratuitement et franco, le réclamer à BYRRH, Bureau K à Thuir (P.-O.) C'est un livre de comptes indispensable dans tous les ménages.

Pub. A.B.C.



Et voici la saison routière...

...1938

Un grand espoir du tennis français:

YVON PETRA

Quand, voici quelque quatre ans, Yvon Petra, tout frais débarqué d'Indochine, se manifesta sur un court écarté du stade Roland-Garros, il ne passa pas inaperçu. A vrai dire, cela lui eût été difficile. On a beau être d'un naturel modeste, et c'est le cas de Petra, il n'est pas commode d'échapper à l'attention quand on accuse 1 m. 95 sous la toise. Mais, heureusement pour lui, le jeune géant de dix-sept ans, avait autre chose que sa taille pour se rendre intéressant.

Il suffisait de le voir, sur le court, s'expliquer avec un adversaire qui, sans être de tout premier ordre, n'était pas précisément une mazette, pour reconnaître en lui des possibilités tennisistiques réellement exceptionnelles. Précisément, notre phénomène rappelait le grand champion américain E. Vines. Même taille, même allure dégingandée, même souplesse, même adresse naturelle ; en vérité on retrouvait en lui quantité de points communs avec Vines.

Ainsi donc, Petra devait, en raison des progrès qu'il ne pouvait manquer de faire en France, où il allait continuer ses études, devenir à coup sûr un des meilleurs champions. On sait qu'il n'y manqua pas. Cependant, il donna tout d'abord quelques inquiétudes à ses partisans. Trop confiant en ses dons naturels, assez enclin, d'ailleurs, à prendre quelques instants de rigolade au cours de ses matches les plus importants, Petra se montrait, en effet, tantôt fantastique de puissance, d'adresse et de sûreté, tantôt sujet aux erreurs les plus impardonnables.

Enfin, voici à peu près un an, notre jeune phénomène se décida, Dieu sait pourquoi, peut-être sur les instances de son illustre ami, J. Brugnion, à prendre le tennis un peu plus au sérieux.

Il travailla ses coups faibles, assura l'exactitude d'une exécution trop souvent déréglée, renonça à prendre certaines attitudes à vrai dire assez comiques, mais préjudiciables à ses progrès et ceci s'ajoutant à cela, on eut, un beau jour, un Petra nouveau modèle, infiniment plus fort que l'autre et dont les progrès s'accroissaient, du reste, avec une rapidité qu'on peut, sans exagération, qualifier de fantastique.

On en jugea d'abord par les très belles victoires qu'il remporta sur le fameux champion suédois, K. Schroeder en finale du Tournoi de Noël, organisé par le Sporting Club de Paris, et à l'occasion de la finale de la Coupe Gustave V, puis par le succès qu'il obtint sur l'excellent joueur anglais C.E. Hare au cours du Tournoi Paris-Londres ; enfin, par la carrière triomphale qu'il fournit dans le Championnat de France international en battant successivement : le Yougoslave Puncce, les Français Férét et Boussus, pour arriver à imposer une troisième fois sa supériorité à Schroeder.

Bref, à l'heure actuelle il n'est pas douteux que Petra soit le meilleur joueur européen sur courts couverts et cela doit s'entendre aussi bien en ce qui concerne les épreuves simples qu'en ce qui regarde les épreuves doubles et mixtes.

Qu'il fasse aussi bien — pourquoi pas ? — sur herbe ou sur terre battue et les meilleurs champions étrangers, les Budge, les von Cramm, etc., trouveront à coup sûr un rival digne d'eux en la personne d'Yvon Petra.

CHARLES GONDOUN.



Des espoirs ? Carapezzi, Lachat, en bonne santé maintenant, Marius Rossi, un azuréen venu tard au vélo et qui veut imiter son homonyme, le petit Mallet, qu'on a toujours mal employé, selon moi.

Du côté belge : Disseaux ! On ne dit pas d'her : « A tout seigneur tout honneur ». Le même objectif que Gallien : le Tour de France, mais avec une préparation plus poussée, devant lui permettre de jouer un grand rôle dans les villes à ville importants.

Brackeveldt, qui a gagné, l'été dernier, le Tour de Belgique des professionnels, la Flèche Wallonne et qui veut confirmer sa saison 1937. D'autant plus qu'il n'a que vingt-quatre ans ! Van Herzele, enfin, appelé au plus brillant avenir et à des espoirs nombreux ! Van kerckove, Dubuisson, Capoen, Hermie, Pri mez et Geets. J'ai d'autres hommes, mais je n'en veux momentanément rien dire et j'ignore ce que fera le rapide petit Allemand Wengler, si je sais que François Adam se réservera pour Bordeaux-Paris.

Cinquante routiers aux dents longues, ça c'est une certitude.

Une assurance pour l'avenir lorsqu'on est directeur sportif et qu'on veut tenir sa place dans les Paris-Nice, Critérium de la route, Paris-Roubaix, Paris-Tours, Circuit de Paris et autres Bordeaux-Paris.

André TRIALOUX.

FRANCE-SPORT

MON chef de file, comme toujours, sera Antonin Magne.

Et un « Tonin » n'ayant pas, cette année, pour « point de mire » le Tour de France, uniquement. En effet, Antonin Magne aimerait remporter une grande épreuve classique et il a décidé d'être tôt en forme.

Nous verrons ça à l'époque de Paris-Roubaix.

Dernière « Tonin », César Moretti. Un garçon doué d'une pointe de vitesse peu banale et qui eût très bien pu, l'année dernière, enlever Paris-Roubaix sans une fâcheuse crevasse, ou remporter le Championnat du Monde sans une chute à mi-parcours.

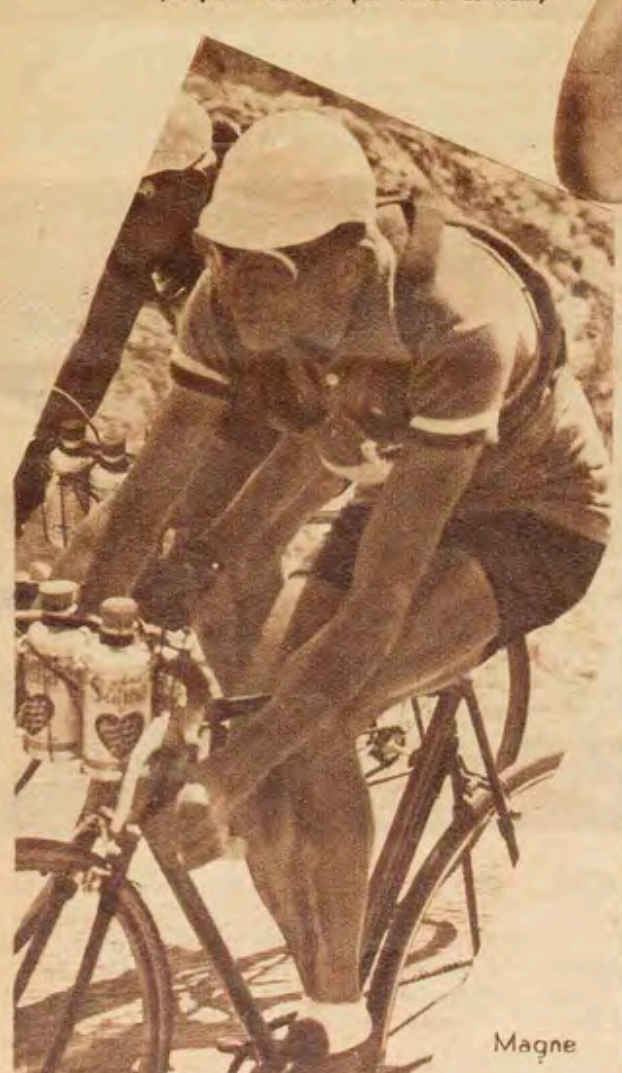
Marcellou, Albert Van Schendel, Berrendo seront mes autres leaders et Pierre Magne sera l'X de l'équipe France-Sport.

J'ai plusieurs espoirs. Celui qui retient le plus mon attention est Fréchaud. N'oublions pas que, dans le dernier Tour de France, il a gagné sept étapes comme isolé. C'est un exploit ! Fréchaud a des moyens divers et il s'est encore étoffé pendant l'hiver. Après Fréchaud, voici Carini, dont on n'a guère parlé, lors de la saison 1937, mais qui n'en a pas moins mis, à son palmarès, Paris-Saint-Jean d'Angély et une belle place de second dans Paris-Belfort ; Passat, qui a gagné une étape du Tour de France, devant tous les as, et s'est octroyé le Grand Prix de Chantilly ; le nordiste Cacheux, enfin, qui s'est contenté du Grand Prix Woiber. De quoi satisfaire les plus difficiles.

Tous en étaient à leur première année de professionnel. Tous ont appris les secrets de leur métier. Ils ont, également pris confiance en eux et j'ai l'intime impression de ne pas aller au-devant de déceptions avec de tels garçons.

Jamais encore, depuis que je suis directeur sportif, je ne me suis trouvé à la tête d'un team aussi solidement équilibré. La logique veut donc que mes hommes soient appelés à jouer un rôle très important tout au long de la saison. Je les aiderai de toutes mes forces. Croyez-moi, des encouragements, au bon moment, sont souvent précieux.

Je sais ce que c'est. Romain BELLENGER. (Propos recueillis par Félix Léviton.)



Magne

HELYETT

J'AI sous mes ordres cinquante coureurs professionnels. Des grands, des petits, des gros, des maigres, des hommes qui se sont révélés, certains qui sont en passe de le faire, d'autres bien décidés à ne pas rester dans l'ombre. Et en tête, Raoul Lesueur, si brillant, l'autre jour encore, à Alger, et qui, pour les Français, sera mon routier n°1. Je n'ai rien à dire de Lesueur. Je n'en pense que du bien et j'aime mieux, sans impatience, attendre les grandes compétitions de l'année pour le voir s'imposer une fois de plus à coups de pédales. Derrière lui, toujours pour les Français, il y a Level et Debruyckère, René Vietto, aussi, dont on me dit beaucoup d'excellentes choses. Et je vous signale Bernardoni, attirant, d'autre part, l'attention sur Jean Maréchal, champion merveilleusement doué, qui a repris le travail avec courage. Voilà pour mes vedettes. Goutorbe et Bourlon étant soldats, Gaillien préparant certaines courses, et Gallien songeant uniquement au Tour de France dans lequel il doit accomplir des prouesses, en juillet prochain.

Archimbaud

Maës

grand coureur de Six Jours et d'américaines, qui m'a déjà gagné une course importante. Emile Ignat, vous l'avez deviné... En enlevant Paris-Caen, Emile Ignat m'a causé l'une des joies les plus profondes de ma carrière de directeur sportif. S'il voulait m'écouter, et surtout s'il en a le temps, Ignat pourrait très bien, cet été, préparer une épreuve qu'on aime bien kilomètre. Elle doit faire dans les six cents kilomètres... Mais, ça, entre nous ! Maurice EVRAD.

Mais j'y pense, peut-être ne m'en suis-je pas si mal tiré ? Et au fond, je ne suis pas mécontent d'avoir rivé leur clou à ceux qui présentent mes Belges comme des hommes sur la pente. Nous allons voir... Léo VERON.

GENIAL-LUCIFER

J'AI un chef de file que j'aime comme un fils : Paul Chochoque.

Je m'attends à enregistrer, avec lui, quelques nouveaux succès.

N'auriez-vous pas confiance en un homme comme le gars Paul, lutteur infatigable, qui aime son métier par-dessus tout ?

Il fera toutes les grandes courses, mais il en est une à laquelle il songe tout particulièrement : Bordeaux-Paris. Il faudrait que Paul



Chocque



Rebray

Six directeurs présentent leurs vedettes et formulent leurs espoirs

ALCYON

PAR quel bout commencer ? J'ai, chez moi, Speicher, champion de France, Meulenberg, champion du monde, Kaers, ancien champion du monde, Bautz, ancien champion d'Allemagne ; j'ai encore Danneels, vainqueur de plusieurs Paris-Tours ; Hendrickx, second de Paris-Roubaix en 1937, Beckaert, qui a gagné Paris-Bruxelles et qu'on oublie un peu facilement ; et Visser, la révélation du Tour de France ; certain Paul Maye, l'un des routiers français les plus vites et qui a subi une petite opération indispensable ; Rossi, enfin, admirable athlète qui a enlevé de haute lutte Paris-Roubaix en 1937, vous vous en souvenez sans nul doute, et qui vient de marquer sa mise en forme en s'octroyant, l'autre dimanche, le Grand Prix de l'« Echo d'Alger ». Ce qui est un excellent début.

Et telles sont les vedettes d'une équipe Alcyon plus internationale que jamais, puisqu'à ces Français, Belges, et à cet Allemand, il faut encore ajouter le Danois Jacobsen, qui s'entraîne en ce moment en Belgique, et le neveu de Nicolas Frantz, le jeune Paul Frantz qui, s'il a la classe de son oncle, n'a pas fini de nous étonner. Paul Frantz aura d'ailleurs, à ses côtés, deux compatriotes, les frères Clemens, qui ont déjà eu l'occasion de nous prouver que le Luxembourg continuait, de temps à autre, à fournir de très bons routiers.

Passons aux espoirs, aux Belges d'abord. Il est trois qui retiennent tout particulièrement mon attention : Clautier, Dedonder et Vismynck. Le dernier a déjà montré ses qualités à plusieurs reprises. Clautier et Dedonder, de leur côté, sont des coureurs bien doués et qui possèdent déjà un métier suffisant pour se lancer délibérément dans la bataille. Pour le Belge, Clautier est le grand « as » de demain. Encore quelques semaines et nous serons fixés sur ses possibilités, les grandes « classiques », seules, pouvant permettre à un athlète de démontrer l'exacte étendue de ses moyens.

Deux jeunes Français, qui ont non seulement de bons muscles, mais le cœur solidement accroché : Pieteraents et Naisse.

Chez les indépendants ils ont été très bons. Naisse fut malade, en 1937, après Paris-Nice, mais bien remis, il veut mettre les bouchées doubles.

Ludovic FEUILLET.

MERCIER

LA nouvelle saison routière se présente à moi dans un sourire. Je l'attends sans crainte. Je suis, comme l'on dit, fort bien armé ! Eh oui ! mon équipe est solide ; pas un trou, pas une faiblesse, des anciens qui ont du sang jeune dans les veines, des nouveaux qui ont de l'autorité et de l'ambition. Alors, mettez-vous à ma place ?

Mes vedettes ? On les connaît bien : Roger Lapébie, Le Grevès et Maurice Archimbaud. Ceux-là sont les trois têtes de file. Je ne vous les présenterai pas. Et, pas davantage, je ne vous vanterai les mérites de ceux que je considère comme mes autres leaders : Cloarec, Cogan, Rebray, Kint, Lowie et Somers. Au total, six Français et trois Belges. J'ai aussi Romain Maës, mais que fera-t-il ? Pourra-t-il seulement jamais recourir ? Et même sans Romain Maës, on voudra bien reconnaître que des hommes comme Lapébie, Le Grevès, Archimbaud, Cogan, Cloarec, Rebray, Kint et Lowie m'enlèvent tout souci. Je n'ai qu'à les laisser aller. Ils ne se perdront jamais en chemin.

Aussi pourrai-je surveiller tout particulièrement mes espoirs. Il y a l'Italien Frosio, le

Belge Demont, dont vous entendrez peut-être parler très rapidement, Cosson, Munier, Browaes et le frère de Roger Lapébie, Guy, dont la vitesse, au sprint, doit faire merveille aux arrivées des courses en ligne. Tous ont de la qualité, des moyens divers, une volonté indomptable, le désir d'arriver. On fait de grandes choses lorsqu'on est ainsi animé et il est encore cinq coureurs, déjà « sortis », ceux-là, mais à qui la saison 1938 sera, je l'imagine, des plus favorables parce qu'ils ont précisément l'intention de s'imposer, de triompher du sort : Yvan Marie, Debenne, Louviot, Lauck et Vanovenbergh, malade, l'an dernier, mais qui est bien remis et qui m'a fait savoir, tout dernièrement, que ses forces lui étaient revenues et qu'à l'entraînement il ne fatiguait pas.

Je n'aime pas beaucoup écrire. Je ne m'y suis pourtant pas refusé pour Match. Mais je préfère, selon la formule, passer des paroles aux actes. Je serai plus à l'aise d'ici peu, lorsque je me retrouverai dans ma voiture, debout, derrière un peloton multicolore... Pierre PIERRARD.

DILECTA

Où ! que je n'aime pas parler à l'avance de mes hommes et de leurs moyens. Et je vous affirme qu'il me faut me faire violence pour ne pas reposer, près de l'encrier, la plume qui m'est si gentiment tendue. Que voulez-vous, on a des principes ou on n'en a pas...

La firme Dilecta a fait, une fois de plus, confiance à ses anciens. Ses couleurs seront défendues par Edgar de Caluwé, qui n'a pas trente ans, et qui n'a pas été fatigué par Bordeaux-Paris, comme on l'a prétendu. De Caluwé a simplement bouleversé sa vie en se mariant. Aujourd'hui, il a retrouvé son équilibre et je lui fais confiance. De son côté, Frans Bonduel ne m'a encore jamais déçu. Tous les ans il m'a gagné sa course et je ne compte pas ses places d'honneur qui sont nombreuses.

Avec Wierincx et Hardiquet je vous aurai cité mes vedettes.

Le premier m'a gagné le circuit du Morbihan, en 1937, et Hardiquet qui est loin d'être fini, vous pouvez en avoir l'assurance, s'est octroyé Paris-Boulogne. Chacun une course, et je ne leur en demande pas davantage...

Les espoirs ne manquent pas. Parmi les Belges, Walschot et Van Simaëys. Walschot a gagné Paris-Limoges, Van Simaëys a fini second de Toulouse-Paris. Un Hollandais, Schultz, qui fut excellent chez les amateurs, et l'Allemand Kijewski, qui a terminé second du championnat du monde sur route, à Co-

soit en bien mauvaise condition physique pour ne pas s'aligner dans le « Derby », et il est un autre coureur qui, après Paul, a toute ma confiance : Louis Thiétard. Ce bougre-là n'arrive pas à admettre qu'il a de grands moyens. C'est quand même terrible... Et je me tue à le lui répéter...

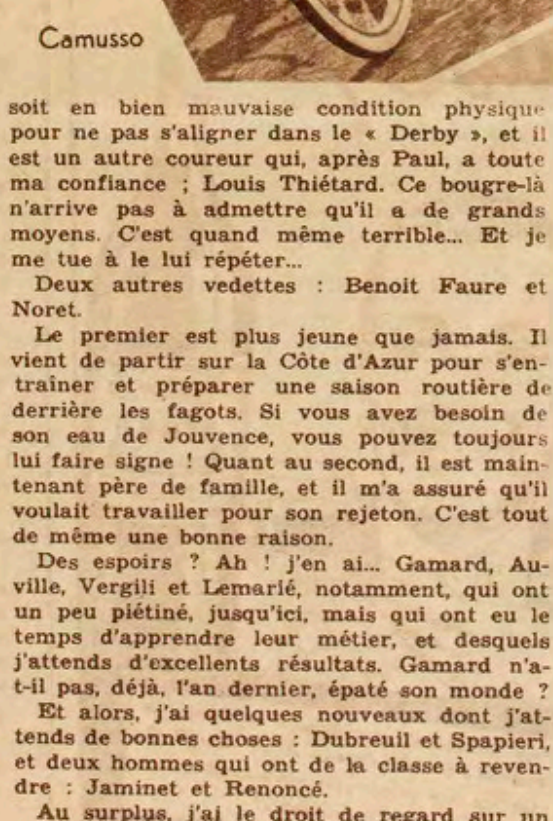
Deux autres vedettes : Benoit Faure et Noret.

Le premier est plus jeune que jamais. Il vient de partir sur la Côte d'Azur pour s'entraîner et préparer une saison routière de derrière les fagots. Si vous avez besoin de son eau de Jouvence, vous pouvez toujours lui faire signe ! Quant au second, il est maintenant père de famille, et il m'a assuré qu'il voulait travailler pour son rejeton. C'est tout de même une bonne raison.

Des espoirs ? Ah ! j'en ai... Gamard, Auville, Vergili et Lemarié, notamment, qui ont un peu piétiné, jusqu'ici, mais qui ont eu le temps d'apprendre leur métier, et desquels j'attends d'excellents résultats. Gamard n'a-t-il pas, déjà, l'an dernier, épâté son monde ?

Et alors, j'ai quelques nouveaux dont j'attends de bonnes choses : Dubreuil et Spapieri, et deux hommes qui ont de la classe à revendre : Jaminet et Renoud.

Au surplus, j'ai le droit de regard sur un



Camusso



Level

FOOTBALL



COLOMBES. — R.C. PARIS-LILLE (1-0). — Sur un shot de la gauche, Liernann, pris à contre-pied, n'a pu faire mieux que de détourner en corner. On reconnaît de gauche à droite : Louys, Diagne, Leroy et Zivkovitch.



COLOMBES. — R.C. PARIS-LILLE (1-0). — Situation dangereuse pour les buts du Racing. Mais Liernann, devançant l'action de Szabo, s'assure la balle. A la grande satisfaction de Zivkovitch (à g.) qui ne semble pas très rassuré. Derrière Szabo, Louys qui se replie.



COLOMBES. — R.C. PARIS-LILLE (1-0). — Liernann (au sol) qui fit une bonne partie a été surpris par un centre de Kalocsai. Mais dans une détente suprême il réussit à détourner en corner, au grand dam de Szabo qui attendait la balle. On reconnaît également Jordan.



BUFFALO. — C.A. PARIS-COLMAR (0-0). — Cette photo pourrait faire l'objet d'un petit concours : « Cherchez la balle ». Et si les yeux de tous les joueurs sont fixés sur elle, on ne peut dire ni qui la dégagera, ni qui la reprendra. Ce qui n'est pas pour rassurer Weinstock déjà prêt à l'arrêt dans ses buts.



BUFFALO. — C.A. PARIS-COLMAR (0-0). — Amputés dans leurs attaques, Parisiens et Alsaciens ne réussissent pas à marquer. Voici Calmels dégagant de la tête sur une attaque colmaroise, sur laquelle Boccon, arrêté dans son élan par Volante, suivait bien. On reconnaît aussi Kekeiss, Zopp, Emenoz et Weinstock.



COLOMBES. — R.C. PARIS-LILLE (1-0). — Corner contre le Racing. Szabo a magnifiquement repris de la tête, mais la balle passera au-dessus des buts. De g. à dr., on reconnaît : Leroy, Bigot, Liernann qui marque Zivkovitch, Louys, Laurent, Szabo, Banide, Winckelmans, Veinante et Jordan.



MARSEILLE (Par Belinogramme). — MARSEILLE-SOCHAUX (2-0). — Quelles magnifiques détentes ! Et, si celle de Pardigon, le jeune espoir marseillais, est plus spectaculaire, celle de Bruhin, qui arrête l'action de Courtois, n'est pas moins admirable. A gauche : H. Conchy.



ROUEN. — ROUEN-STRASBOURG (3-0). Voici le troisième but rouennais. Fauché par Lohr, alors que seul dans la surface de réparation il allait shooter (à droite), Nicolas a shooté lui-même le penalty accordé par l'arbitre. Shot contre lequel Dambach ne peut rien, malgré sa détente désespérée (à g.).





Résumé des précédents chapitres. — Doc Carey, amateur d'alcool, de danses et de chansons, prompt à la bagarre, la suscitant et l'aimant, rentrait paisiblement saoul chez lui, ayant goûté à ces divers plaisirs. C'est ainsi qu'il assistait au « vidage » d'un grand gaillard et doux garçon de 1 m. 90 et de 90 kilos, Merle Gillingwater, par le marchand de la « Morning Moon », senhor Kelly, béguillard hargneux. Retourner la face du combat n'est pour Doc que l'instant d'un éclair et d'un crochet du gauche. Puis une idée géniale surgit dans son cerveau devenu lucide : il entraîne son nouveau camarade et n'a pas de mal à le décider d'accepter un nouveau métier : champion de boxe poids lourd. Mettre son poulain à l'entraînement n'est pour Doc qu'une question de jours, maintenant, il faut le lancer. Un bon coiffeur. Quelques clichés bien étudiés, et le « Tigre rouge » est né. Une tournée bien « présentée » dans différents États, des victoires rétentissantes sur des tocards bien choisis, et bientôt la presse ne parla plus que du célèbre Tigre-Tarzan-Clancy, roi des rois du k. o., grand démolisseur devant l'Éternel.

C'était un bon numéro, rien de général, mais utile et qui avait partout son petit succès. Little Goofo Murphy faisait le « sommet », et de son perchoir, au-dessus de cette pyramide de Tchèques, il chantait une petite tyrolienne. Et puis il y avait Dodo Murphy, dont la grande spécialité était un numéro genre derviche tourneur dans lequel, lancé comme une toupie, autour de la piste, il faisait tourbillonner au bout d'une corde deux seaux pleins d'eau. Il s'agissait de ne pas en renverser une goutte et c'était parfait quand Dodo était à jeun et parfois même quand il ne l'était pas. En cas de désastre, Doc s'empresait de rire des défaillances de Dodo comme s'il s'agissait d'une innocente plaisanterie, d'une aimable farce qui ne méritait pas que le nom d'une aussi jolie ville que Tulsa Ou Cedar Rapids soit marqué de la croix sanglante d'un crime ou pire.

Il y avait encore Stinko Murphy, le « pilier », l'Atlas distraait dont le corps massif formait la base des exploits de la pyramide. Et qui accompagnait de « pom-pom-poms », en basse profonde, quand le quintette tchèque ajoutait la musique à ses talents musculaires. Enfin il y avait Throckmorton Murphy. C'était la « cinquième roue du carrosse » née et il était aussi embarrassant pour ses partenaires qu'un cinquième as dans une partie de poker entre des « tueurs » de mauvaise humeur. Toujours pour faire bonne mesure, Doc traînait aussi Eddie Bazimm, la Merveille démasquée, qui avait plu à Carey parce que c'était le seul lutteur dyspeptique du monde, un mélancolique pratiquant de la torsion des membres, 365 jours par an à la diète, au son et au bicarbonate de soude.

Et puis il y avait la Panatella. Elle était chargée du département « chansons et sex appeal ». Ah ! senoras y senoras ! La Panatella ! Sa voix était comme le son du cristal quand les agents de la prohibition sont en train de démolir un bistro, son souffle était comme le doux murmure des balles de billards échangées à toute volée entre deux groupes de marins yankees et anglais dans une maison de jeu d'Old Mexico, sa gorge vous faisait rêver de la Castille. O douceur !

On l'imaginait volontiers, par une nuit sans lune faite pour « lock-jaw », faisant craquer ses jointures comme des castagnettes, regardant, à travers les barreaux des fenêtres grillagées d'une cave, un simple « crimson blackjack » dans les dents, essayant son nez à une mantille venant de Séville, Etat de North Dakota.

Le tour de chant de la Panatella avait été placé stratégiquement après le numéro du « derviche » Dodo et avant la parodie de Clancy. Attifée de ce qu'elle considérait comme le dernier mot de ce qu'une jeune Espagnole doit porter, elle commençait généralement par sa propre version de cette vieille chanson des fêtes d'Aragon « L'Espagnol qui a ruiné ma vie ». Cela, habituellement, réchauffait un peu le public, qui en avait grand besoin les jours que Dodo n'avait pas trop bien réussi le coup des seaux d'eau — l'effet était sûr pour peu que la Panatella chan-

tât le deuxième refrain avec l'on-dulation de hanches appropriée.

Puis la Panatella demeurait sous les feux du ring et commençait à se dévêtir lentement. Parti le peigne monumental serti de cailloux du Rhin, le bouquet de roses de flanelle rouge quittait son oreille, c'était le tour du châle de bazar, du corsage à fermeture éclair, de la ceinture écarlate et de la houleuse jupe pailletée. Elle demeurait là, révélant sa propre interprétation de la fille de Billy Gibson ou « La Muse de la Boxe » ou n'importe. Sur ses cheveux blonds flamboyants, une soyeuse casquette de jockey, la longue visière rejetée coquinement vers l'oreille droite, à la manière de Jackie Coogan dans le Kid, seins moulés dans un lambeau du drapeau américain, ce qui laissait supposer que le drapeau pourrait bien un jour défier la tradition et toucher terre. Ensuite, venait, étroitement drapée, une culotte de boxeur blanche, semée de cœurs rouge-sang, comme une peau de panthère de taches noires, venaient enfin, dans l'ordre, ses chaussures à hauts talons et le costume était complété par une paire de gants de boxe blancs.

Alors, la Panatella, ses dents aurifiées brillant comme des lampes de phare et l'éclair des grands oiseaux rapaces dans le regard, chantait une ballade faite sur mesure Clancy à mis mon cœur knock out. Elle avait été écrite par Cyclone Foster, l'agent de publicité, qui avait essayé jadis d'écrire des chansons. On aurait pu vous dire, au-dessus des cacahuètes et du porto du Child's Forty sixth Street Café que Foster avait dû donner sa démission après sa plutôt vilaine affaire du banquet des auteurs de « lyrics » où il avait déclaré que toutes les femmes ne s'appelaient pas Sally ou Rose et que la lune pouvait briller au firmament même en mars ou en août.

Dans le privé, le nom de la Panatella était Ethel Hoolihan si on peut appeler « privé » le fait de vivre dans le second camion avec les Cinq Tchèques bondissants et la Merveille démasquée. Ethel pouvait sortir sans sa bonne et se faire respecter quand elle en avait envie, ce qui la prenait souvent et très vite. Elle avait acquis le surnom de Butch — quelque chose comme l'Egorgeuse — au moment de ses débuts dans la carrière dans un numéro de résistance maximale, aussi facilement que certaines gosses sont appelées « Mignonne » ou « Ma Belle ».

Ethel venait d'une tribu belliqueuse où l'on croyait qu'un marron donné à temps évite une discussion et où l'on était toujours prêt à combattre à propos de la chute d'une épingle. Sa mère était quelque chose comme féministe, fondatrice d'une Ligue du genre de celle de Lucy Cobblestone, et c'est elle qui avait dû inspirer son rejeton dans le choix d'une carrière, par sa réputation de « briseuse de grève », redoutée dans ces luttes de classes, même s'il s'agissait de mineurs ou de dockers. Quant au père d'Ethel il considérait les marins vétérans comme de timides enfants de chœur. Il avait courtoisé et gagné le cœur de la mère d'Ethel grâce à une aimable série au corps après qu'elle eut été élue reine du Mayhem

à une de ces fêtes du « front de mer », qui sont ratées quand elles ne se terminent pas par une mêlée générale.

Ethel était leur enfant rêvée ; ils n'avaient plus osé la fesser lorsqu'elle eut attrapé ses quatre ans et appris à se servir des phalanges de ses dix doigts et de ses dix orteils de bébé en punitives repréailles. Mais Ethel était bonne pour ses vieux. Dans leurs petites querelles familiales elle leur laissait toujours le choix des armes. Et elle économisait pour leur acheter une ménagerie ou un abattoir pour qu'ils puissent s'y retirer au crépuscule de leur séjour terrestre.

IX

Ethel et Merle étaient une de ces combinaisons naturelles, rêvées, obligatoires, un peu dans le genre du « six et as » à la passe anglaise. Même Doc Carey, maître naufrageur des alliances conjugales les plus florissantes et puissantes, ne put rien faire contre celle-là.

L'amour frappa Ethel avec une telle violence que cela lui rappela le jour de sa tendre enfance où elle se sauva un peu trop tard du chemin d'un camion de brasserie au conducteur duquel elle avait lancé des épithètes de défi. Sous ce rude extérieur, bronzé et cuirassé par les pattes, les regards et les coups de plus d'un mâle, couvait un instinct maternel comparable à celui du pingouin. D'ailleurs, Merle était un grand bon gars que n'importe quelle femme assez sensée eût été heureuse de s'attacher.



Le cœur facilement effarouché de Merle résonnait dans sa poitrine comme une galopade sur un pont de bois à la simple pensée d'Ethel. D'entrée, il avait d'abord pensé qu'elle était simplement un autre dragon du monde monstrueux dirigé par le satanique M. Carey. Puis vint cette nuit de Jerseyville, où un groupe ambitieux de jeunes ivrognes s'était embusqué à la porte de son car et l'avait défié à un combat à poings nus et au finish. Obéissant peureusement à toute voix rude, Merle défait gauchement ses mitaines et se prépara pour l'exécution. Alors Ethel survint armée d'un piquet de tente et jura les moissonneuses-lieuses parmi les challengers. Quand Ethel abandonna le champ de bataille après s'être assurée qu'aucun objectif ne remuait plus même faiblement, elle se tourna vers Merle et découvrit un sourire si éclatant et aurifié qu'on aurait pu lire comme en plein jour.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'on leur a passé, hein ? mon gars ! dit Ethel, renversant complètement l'usage de la première personne du pluriel tel que le pratiquent les managers.

— Mmmm, essaya de répondre Merle, avant que sa gorge lui refuse tout service. Ethel brisa le silence qui suivit.

— Vous avez laissé tomber votre gant, murmura-t-elle galamment. C'était comme quelque chose que Merle se souvint d'avoir lu dans un livre sur les gens de la haute.

C'était le premier mot aimable que Merle avait entendu depuis la fois qu'il avait vu un étranger souriant lui avoir gentiment tapoté l'épaule en le complimentant sur son aspect avisé,

ROMAN PAR DON SKENE

traduit par Robert BRÉ, illustré par PELLOS

un moment avant que Merle s'aperçoive qu'il avait perdu sa montre.

Dès lors, Ethel, dans les pensées secrètes de Merle, fut l'idole dorée. Il tissait les rêves les plus fantastiques à son sujet. Il aurait parié qu'elle n'avait pas peur des policemen ou des employés du métro. Il aurait parié (tout seul, rideaux tirés et toutes lumières éteintes) qu'elle n'aurait même pas eu peur de dire : « Non, monsieur », à M. Carey. Il rêva même que sa déesse aurait osé demander à un caissier de cinéma de Broadway si elle pouvait acheter une place sans se faire insulter.

La cour de Merle fut hésitante jusqu'à ce qu'Ethel ait décidé de faire sa déclaration et de la faire carrément. Elle aussi avait ses rêves, les nuits où l'air était comme du vinaigre et où les ronflements des Cinq Tchèques bondissants bourdonnaient une berceuse dans le car N° 2 — songes de Merle la traînant par les cheveux vers la lune de miel dans une voiture à la journée ou sur une péniche à charbon. Mais Ethel pouvait faire face à la réalité, pied à pied, et lui rire au nez.

Comme la troupe s'évadait de Reno (Nevada), Ethel fit irruption dans le car N° 1. Merle était blotti dans son lit, se mettant à l'abri des amicales avances d'un pigeon qu'un admirateur ivre lui avait imposé. Doc rafraîchissait son palais parcheminé au moyen d'un flacon de rye de sinistre apparence et introduisait la recette de la journée dans ses chaussettes sans ôter ses chaussures.

— Va voir ailleurs si j'y suis, faisant, dit Ethel avec un regard

Le bon docteur se réfugia dans des travaux littéraires : la préparation d'une pompeuse brochure sur les mérites du Tigre ; brochure qui allait inonder les antres des promoteurs et les salles de rédaction de tout le pays. Il y avait — en lettres écarlates — une longue liste des k. o. de Merle. Il avertissait le monde que Clancy, au cours de sa tournée, avait remporté « 365 knock-out — 365 ». Un pour chaque jour de l'année, et si on nous donne le champion, nous ferons de cela une année bissextile ». Il ajoutait jovialement qu'un k.o. chaque jour conserve le docteur O. K. »

Le tour finit à San Diego. Dans les alentours rafraîchissants de Tia Juana le docteur pensait que tout était paré pour le grand battage. Il était aussi content de lui que s'il avait accompli son rêve de jeunesse de tondre la pelouse de la Maison Blanche.

X

Le Tigre gravit le premier degré de l'échelle des poids lourds au Kingsborough Stadium de New York City. La clientèle de cet espèce de hangar, qui semble prêt à s'écrouler au premier éternuement d'un spectateur, aime les grands gars qui frappent suffisamment pour que le gars d'en face n'ait d'autre chose à faire que de se ramasser. Les critiques pugilistiques accordent à la réunion hebdomadaire du Kingsborough Stadium la faveur des mêmes titres qu'ils réservent généralement à celles du fameux « Garden ». Doc pensa que c'était l'endroit rêvé pour présenter son vassal.

Il signa pour rencontrer Battling Bosco, sérieux et inoffensif palefrenier de l'écurie Barney Mc Cutt, manager du champion. Bosco ne pensait plus qu'à placer « sa droite » depuis le soir qu'il avait, pour la première et la dernière fois de sa carrière, reçu les applaudissements de toute la foule pour un swing qui partit des populaires et mis sens dessus dessous le rival inattentif du champion du monde, ainsi que la mise en scène du tournoi annuel éliminatoire de poids lourds organisé par le Garden. Mais s'il ne s'était agi d'une question de symétrie et de conventions, le bras gauche de Bosco aurait pu aussi bien être amputé et déposé à la gare de Pennsylvanie, sans affecter en rien son style.

Le mépris personnel de Doc pour les boxeurs du genre de Bosco lui

fit perdre sa prudence traditionnelle. Il se prépara à la bataille sans autre assurance que la promesse solennelle du camarade Mc Cutt que Clancy ferait la limite et gagnerait aux points. En réalité, les serments de Mc Cutt sur le Gotha des saints du calendrier, ou l'âme de sa quatrième femme, signifiaient peu pour l'expérimenté Carey. Mc Cutt était connu pour un garçon qui aurait préféré rater une affaire que de la faire honnêtement.

En dépit d'un sermon qui dura tout l'après-midi et ne se termina au vestiaire qu'au moment où l'on appelait les boxeurs au combat, Merle marcha vers le ring avec l'assurance d'un paralysique et passa sa tête sous les cordes, sans plus d'enthousiasme que quelqu'un qui va donner un peu d'exercice à la guillotine. Entre les cordes du ring, enfin, la panique l'étranglait quand il entrevoyait malgré lui, entre ses gants, l'alarmante silhouette du Bosco ravagé assis dans le coin opposé. Il ne s'agissait plus, cette fois, de Big George Goodford, amical mentor des jours d'entraînement ; ni de Smacko Sweeney, partenaire familial de mille et une nuits de chutes cocasses. Il ne s'agissait plus d'un « plongeur » déniché par Carey qui, d'un clin d'œil, vous assure que tout ira bien. Il y avait Battling Bosco, ricanant de défi et de dédain.

(A suivre.)

Tous droits réservés

LE ROMAN DES GRANDS BALLEURS FOOT



Giuseppe Meazza, le « balilla » de la « Squadra Azzurra »

accueillie avec plus de joie que celle d'un garçon. Pour perpétuer le nom, il y avait déjà un « bambino », Attilio...

Le nouveau-né fut appelé Giuseppe et, bientôt, familièrement, on ne l'appela plus que Peppino ou, mieux, « Bepi ». Il était bien jeune encore qu'il disputait déjà la balle à quelques galopins de son âge aux abords de la Porta Romana. Ils avaient là monté une société qui s'appelait « la Gloria ». Un peu plus tard, sa famille ayant émigré vers la Porta Vittoria, Meazza alla affirmer ses jeunes talents au « Savoia F. B. ».

Un soir qu'ils étaient quelques-uns à s'entraîner sur un terrain vague, un homme s'approcha qui s'intéressa à leurs ébats. Au bout d'un moment, il accosta le jeune Meazza.

— Comment t'appelles-tu ?
— Peppino ! répondit-il en rougissant.
— Et ton nom ?
— Meazza.
— Dis un peu, Meazza : veux-tu venir jouer dans notre société ?
« Bepi » eut une hésitation. Il n'entendait point abandonner ses amis comme cela.

— Quelle société ?
— L'Internazionale.
— Comment ? L'Inter ?...
Il n'en croyait point ses oreilles. Pensez donc : l'Inter ! L'Inter, qui devait devenir l'Abrassiana-Inter.

Et l'homme continuait :
— On te donnera une paire de chaussures neuves. Veux-tu ?
— Oh ! oui, oui, je veux ! répondit, vivement cette fois, le jeune Peppino.

Pourtant, un pli inquiet barra tout aussitôt son front :

— Mais la « mamma » me permettra-t-elle ?

UNE ETAPE DECISIVE

C'est que les parents de « Bepi » avaient vu d'un très mauvais œil leur plus jeune fils s'adonner, dès ses premiers pas pour ainsi dire, à ce jeu qu'on appelait le football. « Bepi » était maigre, gracile : ils craignaient pour sa santé. Et puis, ce « calcio » coûtait bien une paire de souliers tous les trois mois au moins ! Le père étant mort alors que Peppino avait sept ans, la mère s'était trouvée seule pour combattre la « dangereuse » vocation du benjamin. Au cours de sa douzième année, pourtant, il avait franchi une étape décisive pour sa carrière, c'est-à-dire triomphé en partie de la résistance maternelle.

Cette année-là, il était revenu transfiguré d'un long séjour à la mer en colonie de vacances, et à le revoir robuste et noir comme un pain d'épice, « mamma Ersilia » avait pleuré de joie. Lors, « Bepi » de lui dire :

— Si tu savais, maman, quelles belles parties on a faites sur le sable !

A la joie succéda la colère chez la mère.

— Tu sais que je t'ai absolument défendu de jouer au football. Si tu aimes vraiment ta mère, tu vas me jurer tout de suite que jamais plus tu ne toucheras un ballon.

Le fils baissa la tête et il n'eut pas le courage de répondre quoi que ce fût. Durant deux jours, il resta muet, triste, et, peu à peu, son bel appétit s'envola.

— Peppino, tu ne te sens pas bien ?

— Je suis très bien, maman... Mais je n'ai pas faim !

Et il laissa échapper des larmes. Maman Ersilia avait compris : elle céda.

— Peppino, fais comme tu veux... et joue au football si bon te semble.

Peppino fit un signe de croix, sauta au cou de sa mère et, comme par enchantement, il se remit à dévorer comme un jeune loup.

Pourtant, une fois de plus, par la faute de cet inconnu qui s'était amusé à leur jeu, il fallait convaincre la « mamma ». Ce n'était pas rien que de passer du « Savoia F.B. », petite équipe d'enfants, à l'Internazionale ! Il y avait là de quoi effrayer une brave femme toujours craintive et ignorante des choses du sport.

De fait, ce ne fut pas une sinécure que de la persuader que Peppino ne risquait rien à l'Internazionale et que c'était un grand club où l'on s'occupait très sérieusement des jeunes gens. Et la « mamma » céda une nouvelle fois.

Meazza fit donc son entrée à l'Inter à l'âge de quinze ans. Il joua durant deux saisons dans l'équipe réserve, s'y affirmant de jour en jour.

Vint la saison 1927-1928. L'Inter dut remanier profondément son équipe première, le « canonier » Povolny étant reparti pour



Le photogénique Meazza sourit à ses admirateurs, de la touche, pendant la mi-temps.

Budapest, Cevenini III ayant été cédé à la Juventus et Bellini étant retourné au Genova.

L'Inter, pour procéder à des essais, s'en fut participer à un certain tournoi Volta, à Côme. La veille du départ, l'entraîneur Weisz avait dit à Meazza :

— Tu viendras avec nous à Côme. Je te ferai jouer en équipe première.

Pour son premier match, l'Inter s'aligna avec Bernardini comme avant-centre et Meazza fut laissé au repos. Il crut voir s'évanouir alors tout un rêve doré. Mais Weisz le rassura bientôt :

— Tu joueras en finale !

Ce ne fut pas précisément la finale, car l'Inter avait connu la défaite devant le Genova, mais, pour « Bepi », cela n'avait aucune importance. L'essentiel était qu'il jouât « avec les grands ». Il prit donc place au centre de la ligne offensive devant l'Union Sportive Milanese.

L'examen fut plus que brillant pour le minuscule leader d'attaque. Avec désinvolture et autorité, Meazza se joua de toutes les difficultés, marqua trois des six buts qui devaient traduire la victoire de l'Inter et l'entraîneur Weisz pensa qu'il avait résolu le problème de l'avant-centre.

Pourtant, la prudence lui conseilla d'attendre encore un peu avant de titulariser le « balilla ». Bernardini conserva la place et Meazza ne fit son apparition en « première » que de temps en temps durant la saison.

C'est alors que Weisz et Bernardini quittèrent l'Ambrosiana. Viola succéda à Weisz et, tout naturellement, Meazza fut appelé à occuper le poste laissé vacant par Bernardini.

Et de la saison 1928-1929 date la gloire de Meazza...

VENDETTA

C'est en 1930, lors du match Italie-Suisse, joué au stade du Parti, à Rome, qu'il fit ses débuts dans la « Squadra-azzurra ».

Pauvre Meazza ! Jamais sportif ne fut plus meurtri dans son amour-propre que lui à cette occasion. Jamais artiste n'eut à endurer pareille cabale.

Voici les faits. Depuis quelque temps, la « Squadra azzurra » témoignait de certaines faiblesses et réclamait un sang nouveau, surtout en attaque. Le premier match international de la saison, contre le Portugal, avait été moins que satisfaisant avec la ligne offensive suivante : Costantino, Baloncieri, Sallustro, Mihalic, Orsi. Particulièrement médiocres avaient été Sallustro et Mihalic, du Napoli, et le sélectionneur, Vittorio Pozzo, avait décidé de les remplacer par Meazza et Ferrari.

Quand on apprit la nouvelle à Naples, où Sallustro était particulièrement populaire, on entra dans une vive colère. Chaque admirateur de Sallustro se crut personnellement outragé et proféra des injures à l'adresse de M. Pozzo.

« On se vengera ! » lui écrivit-on.

Et, de fait, le jour du match, la nombreuse colonie napolitaine qui avait effectué le déplacement hua Meazza dès qu'il fit son apparition sur le terrain et, par la suite, chaque fois qu'il toucha la balle.

Mais « Bepi » se vengea, lui aussi, à sa manière, en ne cédant pas au découragement, en se jouant du fameux arrière suisse Rameseyer et en marquant deux des quatre buts qui valurent à l'Italie une belle victoire.

UNE TROUVAILLE

Meazza, envers et contre tous, avait hautement gagné ses galons d'« azzurri ». Désormais, seules la maladie ou la blessure devaient parfois l'empêcher de figurer dans la fameuse « squadra » de Vittorio Pozzo.

L'un de ses plus beaux matches internationaux fut celui au cours duquel l'Italie battit la Hongrie par 5 à 0, à Budapest, à l'encontre de toutes les prévisions. Le « balilla » émerveilla, ce jour-là, tout le monde. Et quel triomphe à son retour à Milan ! N'avait-il pas marqué, à lui seul, les cinq buts de la rencontre, pour la plus grande confusion du portier magyar Acht ?

Une fois, sa sélection fut très discutée : c'était en 1931, à la veille d'Italie-France. Peppino n'était pas en forme. On le disait en déclin. On le critiquait même assez sévèrement. Pourtant, Pozzo avait confiance. Quelques minutes avant l'entrée des équipes sur le ground, il prit à part Meazza et lui dit paternellement : « Je suis convaincu qu'aujourd'hui tu sauras te retrouver. Je veux que tu me le promettes. » Peppino promit et trois des cinq buts marqués par la « Squadra azzurra » furent son œuvre.

Pozzo le connaissait admirablement. Aucune de ses possibilités ne pouvait lui être cachée. C'est pourquoi, en 1933, il tenta, avec Meazza, un grand coup : de cet avant-centre de carrière, de ce buteur redoutable et combien intelligent, il fit un inter. Il y était obligé par la grave blessure dont venait d'être victime Cesarini.

L'expérience eut lieu devant l'Allemagne. Elle dépassa toutes les espérances et l'audacieux Pozzo remporta un gros succès personnel tant avait été grande la réussite de la nouvelle combinaison Schiavio-Meazza. Avec quelle facilité l'avant-centre ne s'était-il pas adapté, d'emblée, à son nouveau rôle de distributeur et de stratège !

C'est au lendemain de ce match qu'un supporter enthousiasmé composait ainsi la meilleure équipe du monde : goal : Meazza ; arrières : Meazza et Meazza ; demis : Meazza, Meazza et Meazza ; avants : Meazza, Meazza, Meazza, Meazza et Meazza.

Depuis cette époque, la plupart des grandes gloires de la « Squadra azzurra » se sont évanouies avec Orsi, Monti, Combi, Rosetta, Caligaris, Schiavio... Mais il en est deux qui demeurent : Meazza et Ferrari, magnifiques inters qui tiennent les rênes du football transalpin.

(A suivre.)

MARIO BRUN

LES PIEDS DANS LE PLAT...

Les choses de la boxe sont et demeurent fort mystérieuses. Les plus subtils chroniqueurs n'ont pu, jusqu'à présent, en découvrir le mécanisme caché. C'est que chacun y joue à la fois le rôle d'arrangeur et de dupe, est en même temps le chasseur et la proie. « Etre fait en double » est une expression très employée dans le milieu pugilistique. Elle ne donne qu'une faible idée de la réalité. C'est en quatre, en six, en douze que chacun y est « fait ».

Le sport y conserve ses droits, bien sûr ! et l'on ne verra jamais un malingre stupide devenir champion du monde. Il faut avoir soit des muscles soit un cerveau. Quand on ne possède ni l'un ni l'autre de ces avantages, on n'a qu'à aller se rhabiller — pour employer une autre expression qui, elle, dit bien ce qu'elle veut dire.

Il va de soi que lorsqu'un garçon d'une robustesse hors série se trouve par surcroît doué d'une intelligence moyenne et d'une volonté farouche, il devient très rapidement roi dans ce royaume où les aveugles abondent. C'est rare malgré tout, et nous pourrions, par exemple, compter sur les doigts d'une seule main les Français qui, depuis vingt ans, ont présenté ces caractéristiques.

Mais, parallèlement au sport, il y a tout un côté commercial qui fausse le jeu. Et les intérêts y sont tellement embrouillés et contradictoires qu'il est impossible de s'y retrouver avec certitude, même si l'on est — croit-on ! — renseigné aux meilleures sources et « affranchi » de toutes les manières.

Il y a d'abord les intérêts légitimes du boxeur qui entrent en ligne de compte. Ces intérêts veulent que, placé dans une situation donnée, le marchand de châtaignes accepte ou refuse tel combat et le conduise de telle ou telle manière. Puis, il y a le point de vue du manager qui, pour la simple raison qu'il s'occupe de plusieurs hommes conjointement, est obligé de composer avec les autres managers, et parfois de sacrifier l'un de ses poulains au bénéfice d'un autre...

Le promoteur intervient à son tour, considère la valeur spectaculaire des athlètes, se débrouille au mieux devant les exigences et et les astuces des managers, doit connaître les désirs du public, ne pas négliger tout à fait les avis exprimés dans la presse, et agir de façon à ne pas encourir les foudres des organismes officiels...

Ajoutez à cela les rapports internationaux, la concurrence, les ambitions, etc., et vous comprendrez qu'avant que vous soyez assis dans un fauteuil payé assez cher pour assister à un combat que vous espérez palpitant et beau, il s'est poursuivi dans la coulisse tant de tractations, tant de conversations, tant de clin d'œil, il s'est échangé tant de conseils, tant de mots d'ordre, tant de mises en demeure, il s'est échafaudé tant de combinaisons honnêtes ou en marge, tant de conventions avouées, occultes ou tacites que la somme des incertitudes ainsi accumulées doit vous inciter à une infinie circonspection dans le choix d'un pronostic.

Ceci établi, nous n'avons plus qu'à applaudir en toute lucidité, en pleine conscience, le résultat d'une éclatante logique enregistrée par Joe Louis sur Nathan Mann.

Ça, c'est du sport cent pour cent !

Et c'est également — je souhaite qu'on le comprenne — la meilleure, la plus loyale et la plus fructueuse des « combines ».

GAUTIER-CHAUMET.



Deux amis, deux ex-coéquipiers, deux rivaux : Bernardini (à g.) et Meazza.

RUGBY XV

LA COUPE NATIONALE à l'équipe Pyrénées-Bigorre

On se plaisait à croire que la finale de la Coupe Nationale donnerait lieu à une très belle démonstration de rugby. On n'eut aucune déception sur ce point. Franchement les équipes de Pyrénées-Bigorre et Côte Basque illustrèrent dimanche le terrain du Parc des Princes d'une lutte aussi plaisante à suivre qu'on le pouvait souhaiter.

La première mi-temps du match surtout fut admirable. Le brio extraordinaire des Basques, la solidité du jeu de leurs adversaires pyrénéens s'opposèrent alors de la façon la plus heureuse. C'était du très beau rugby dans toute l'acception du terme.

La seconde mi-temps n'eut pas, à vrai dire, un caractère aussi logique.

N'importe, le jeu ne laissa pas de passionner jusqu'à la dernière minute une assistance qui, l'équipe Pyrénées-Bigorre ne menant que par 11 points à 10, se demandait pour quel camp la fortune allait en définitive se décider.

Finalement, ce sont les Pyrénéens qui, dominant avant la fin du match, bénéficièrent du sourire de la capricieuse déesse. En cet instant, en effet, les Basques pressés sur leur ligne de buts engagèrent avec leur hardiesse ordinaire une attaque par passes, en fin de quoi l'ailier Celhay, arrêté, laissa échapper le ballon que reprit son adversaire direct Abadie pour marquer, on peut dire du même mouvement, l'essai qui compléta la défaite basque.

Mais prenons les choses par le bon bout, c'est-à-dire par leur commencement.

L'équipe de Côte Basque était en général considérée comme gagnante probable de la Coupe. Tout d'abord, elle se montra sous un jour si brillant qu'on crut bien qu'elle justifierait la confiance qu'on lui avait accordée. En effet, après dix minutes de jeu, le grand avant biarrot Ithurra, en possession du ballon à la touche, servit ses partenaires des lignes arrière, et tout de suite l'attaque par passes des trois-quarts basques se déclencha, fulgurante, pour aboutir à un essai marqué par Celhay.

Ce splendide essai ayant été transformé, l'équipe de Côte Basque continuait sa pression sur sa rivale quand, coup de théâtre, l'ailier pyrénéen Tourte reprit le ballon, qui avait été manqué par un centre bayonnais, et fila à toute allure vers la ligne de buts adverse. Il lui restait encore à passer la défense de l'arrière Courtade, lorsque cette défense, relativement faible, n'eut aucun effet contre la puissance de l'attaquant et, en conséquence, Tourte marqua en coin un essai.

Le jeu reprit à l'avantage de l'équipe de Côte Basque, qui manqua de peu un essai. Puis nouveau coup de théâtre : l'ailier Abadie, profitant d'une passe manquée par un trois-quarts de Côte Basque, dribbla le ballon à toute vitesse jusqu'au moment où il put le reprendre entre ses mains pour terminer sa course en marquant, entre les poteaux, un essai dont la transformation fut réussie.

La mi-temps fut sifflée quelques instants plus tard, et l'équipe de Pyrénées-Bigorre menait donc au repos par 8 points à 5.

Au début de la seconde mi-temps, l'équipe de Côte Basque se montra encore capable de refaire son retard et d'enlever la décision.

En effet, soit en touche, soit en mêlée, ses avants donnèrent à leurs partenaires, demis et trois-quarts, les plus nombreuses occasions d'attaquer. Mais la défense pyrénéenne s'organisa si bien devant les offensives basquaises que celles-ci, toutes brillantes qu'elles furent, ne purent la déjouer ou la forcer.

Enfin, et ce fut le seul cas où l'équipe de Pyrénées-Bigorre obtint un essai par ses moyens directs, le demi d'ouverture Gausens troua dans un style admirable la défense basque et servit ensuite son centre Libaros de telle façon que celui-ci marqua un essai non transformé.

Peu après, Bergèze réussit, par une splendide trouée à mettre en défaut la défense adverse et la passe qu'il fit ensuite à l'un de ses partenaires permit à celui-ci de marquer en assez bonne position un essai transformé.

Pyrénées-Bigorre 11, Côte Basque 10. C'est à ce moment que le résultat du match apparaît impossible à prévoir. Cependant, l'équipe de Pyrénées-Bigorre est farouchement résolue à vivre au moins sur sa faible avance. En effet, elle produit un effort fantastique qui la conduit tout près de la ligne de buts de sa rivale. Et c'est là que les trois-quarts de Côte Basque, voulant, par une attaque un peu téméraire, dégager leur camp et peut-être même aller à l'essai, s'engageaient dans cette attaque par passes qui, comme nous l'avons dit, se termina pour eux de la façon la plus fâcheuse puisqu'elle permit à Abadie de compléter par un dernier essai la victoire de l'équipe pyrénéenne.

On pourrait, sur cette partie, se livrer à de nombreux commentaires. Bornons-nous aux principaux.

Tout d'abord, il convient de féliciter également les deux équipes pour la correction et l'ardeur qu'elles apportèrent à un degré égal dans la lutte qu'elles opposaient.

En somme, on peut dire que la finale de la Coupe fut une partie qui fit autant d'honneur à ceux qui la perdirent qu'à ceux qui la gagnèrent.

Au reste, il est indiscutable que cette finale fut jouée de telle façon qu'elle justifia surabondamment la création de la Coupe Nationale.

Charles GONDOVIN.



RUGBY XV. — PARC DES PRINCES. — FINALE DE LA COUPE NATIONALE. — PYRENEES-BIGORRE-COTE BASQUE (14-10). — Le puissant ailier tarbais Abadie, lancé par Dattas (au 2^e plan) tente de déborder son adversaire direct: Sorrondo.



RUGBY XV. — PARC DES PRINCES. — FINALE DE LA COUPE NATIONALE. — PYRENEES-BIGORRE-COTE BASQUE (14-10). — Le demi basque Capendeguy tente, malgré l'intervention de Laurent, de dégager son camp. De g. à dr. : Dehez, Courtade (au fond), Libaros, Capendeguy, Laurent, Daulouède, Suarez et Ainciart.



RUGBY XV. — PARC DES PRINCES. — FINALE DE LA COUPE NATIONALE. — PYRENEES-BIGORRE-COTE BASQUE (14-10). — Le Toulousain Delqué s'est saisi du ballon à la touche et fonce résolument, poursuivi par plusieurs adversaires. On reconnaît de g. à dr. : Delqué, Lefort, Daguerre, Ithuralt, Bouteyre, Barthère, Fabre, Brandan, Daulouède, Laurent.



RUGBY XV. — PARC DES PRINCES. — FINALE DE LA COUPE NATIONALE. — PYRENEES-BIGORRE-COTE BASQUE (14-10). — Bergèze (à terre) n'a pu éviter l'arrêt de Libaros, mais a réussi à transmettre le ballon à son ailier Celhay. Tourte (à droite) attend le Bayonnais de pied ferme. De g. à dr. : Libaros, Bergèze, Celhay, Bouttheyre, Ellissalde, Dattas, Tourte.

L'A.B.C. de la culture physique par ELIE MERCIER (9)

Je reçois de nombreuses lettres me demandant d'indiquer où et comment il serait possible de se procurer l'ouvrage servant de guide aux articles de *Match* sur la « Culture Physique ».

Les articles et illustrations sont la propriété de *Match*, exclusivement.

J'ai déjà signalé que nos entretiens hebdomadaires sont originaux et établis strictement pour nos lecteurs, selon l'expérience acquise au cours de mon existence de « gymnaste ».

Le choix d'exercices est fait dans la très nombreuse documentation offerte au public, depuis cinquante-deux ans, par MM. Cornard, Desbonnet et le docteur Rouhet, par Rodolphe Trachet, le docteur Ruffier, le docteur Heckel, feu le docteur Pagès, le capitaine Werderschlag ; tous Français de France, comme l'était le créateur de la « gymnastique de plancher » avec résistances, Triat, suivi de Paz !

Je n'ai pas, ici, à faire l'histoire de la gymnastique en France ; néanmoins, puisque je suis amené à citer des sources, je peux assurer nos lecteurs que l'apport de la France est des plus respectables dans l'évolution de la « gymnastique ».

Il est regrettable que la majorité des Français modernes ignorent, bien qu'apparemment férus d'éducation physique et de sports.

Cette réflexion m'amène à penser qu'il n'est peut-être pas déplacé d'écrire le nom du grand homme qui créa « L'Ecole Française » : Georges Démeny !

C'est autour des travaux de Georges Démeny que s'est élaborée l'éducation physique humaine, intelligente, généreuse, française. Son rayonnement est tel que le monde entier en est inspiré dans les pratiques gymnastiques qui, jusqu'à Démeny, revêtaient un caractère dogmatique, automatique, contre le quel il s'est élevé avec bonheurs puisque nous avons vu les méthodes officielles et privées évoluer très heureusement sous l'influence de ses travaux.

Or, Démeny pratiquait la « culture physique » pour son entretien physique personnel et je connais une très belle bibliothèque de « culturiste militant » où l'on peut voir la barre à chargement progressif et les masses

lourdes dont le « maître » se servait chez lui. (Tout le monde n'a pas un gymnase ou un stade à sa disposition, ni le temps matériel pour s'y rendre.)

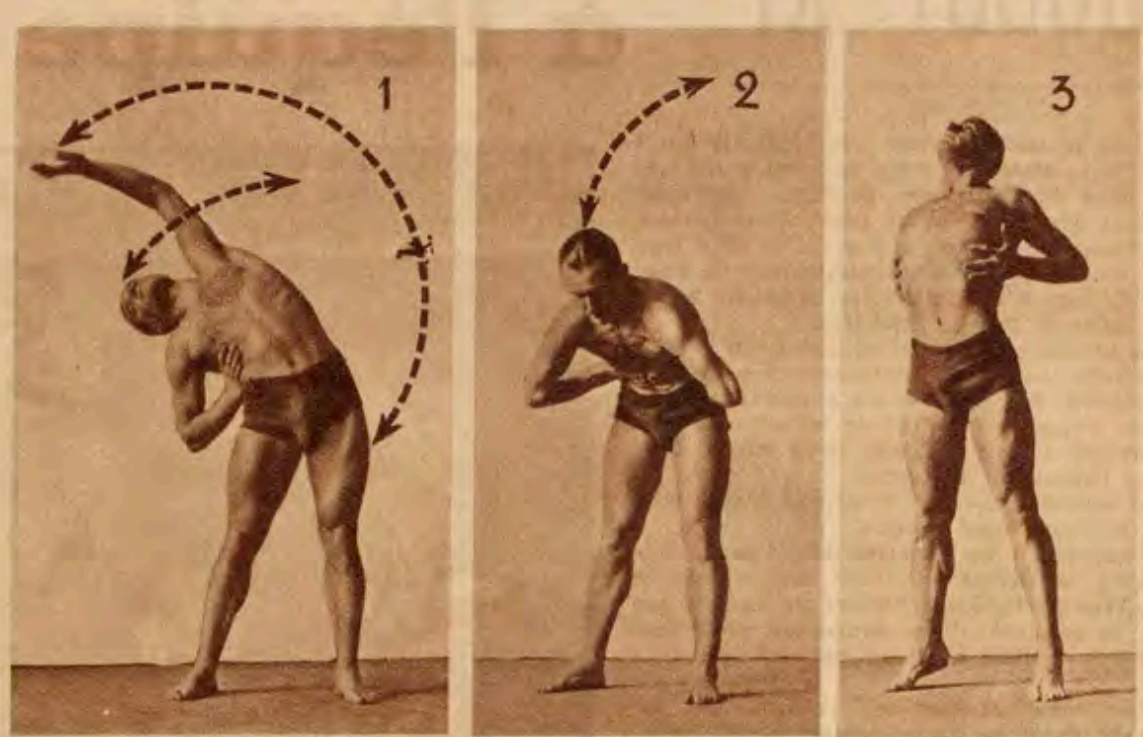
Démeny, ce guide génial, est mort pauvre, très pauvre, en dépit de l'énorme travail fourni, tant à la station physiologique du Parc des Princes qu'à l'Ecole de Joinville, où son action balaya certains principes fallacieux, qu'au « cours supérieur », créé par l'Union des sociétés de gymnastique de France, qu'il dirigeait avec la collaboration éclairée d'un autre disparu, le docteur Philippe, et de ce brave cœur, cet ami des enfants et des faibles qui a nom : Racine !

Je ne peux résister au désir de vous faire lire un passage d'un très beau livre de Démeny : « L'Ecole Française ». « ...Vouloir, c'est donc pouvoir, à la condition de ne pas vouloir des chimères et de ne pas prendre ses caprices pour de la volonté. Les hommes dignes de ce nom sont fixés de bonne heure sur la direction de leur activité ; ils sont attirés vers un but nettement défini ; une seule idée remplit leur vie, ils y pensent sans cesse et la font avancer chaque jour... »

« ...La jeunesse attend de nous son bonheur et nous perdons notre temps en discussions stériles. Laissons les pédagogues dogmatiques élaborer tristement leurs sophismes et prenons des mesures pressantes. C'est l'air, c'est l'espace, qui nous manque, c'est le temps qu'il faut arracher aux enseignements de luxe pour la donner à la bonne éducation physique... »

« ...La vigueur naît de l'exercice en liberté, au grand air, avec de la joie, des jeux, des danses et des chants, même avec un peu de folie ; cherchons à l'obtenir par tous les moyens, même en échauffant le rigorisme par parfois trop sévère de nos éducateurs. »

Dans le temps où Démeny poursuivait son apostolat, d'autres hommes, comme Ernest Weber créant « Jeux et sports à l'école » ; le lieutenant Gaubert lançant les « Petits



Flexion latérale du tronc avec inspiration. « Ecrasement » du thorax avec expiration. Souèvement du thorax avec inspiration.

Jeux » dans son enseignement aux instituteurs à l'Ecole de Joinville ; le lieutenant de vaisseau Hébert, dans sa mystique amorosienne de « méthode naturelle », et, enfin « l'Ecole de Joinville de la guerre » appelant tous les travailleurs à son aide pour donner à ses monteurs, à ses stagiaires, et dans ses stages d'information, la possibilité de connaître et d'étudier tous les moyens préconisés pour permettre de faire « don » de connaissances multiples aux « nécessiteux » physiques de toutes catégories !

Il me semble m'égayer un peu. Il me faut revenir aux merveilleuses ressources de la « culture physique ». Quand je vous conseille de souffler, c'est que j'ai souci de vous désintoxiquer. Si chacun d'entre nous, matin et soir, soufflait, profondément, au moins dix fois, la santé, la résistance au mal, en seraient augmentées et permettraient un effort de travail plus fécond.

Bien entendu, je ne veux pas suivre Alphonse Allais en vous conseillant de sonner de la trompe :

Sonnez à perdre haleine, sonnez vaillants piqueurs Que l'écho de la plaine répète vos joyeuses clameurs...

Mais vous pouvez lire à haute voix sans reprendre haleine, siffler, réciter vos leçons, vous souvenir verbalement de poèmes, filer des sons, arrêter, chanter enfin ! Si vous savez comme le chant facilite les actions physiques !

Au cours de la journée, dans la rue, en marchant, expirez profondément. Quand vous êtes las de l'atmosphère du bureau, de l'atelier, expirez plusieurs fois devant une fenêtre ouverte et vous sentirez en vous un bien-être réel. Avant l'effort d'éducation physique ou sportif, soufflez plusieurs fois en vous échauffant par la friction et une petite mise en train comme le chanteur professionnel prépare sa voix par des vocalises et comme, le matin, le conducteur d'auto prudent donne trois ou quatre coups de manivelle avant de solliciter son moteur.

Nos amis médecins vous éclaireront doctement sur l'importance de la respiration qui a

été étudiée par de nombreux savants parmi lesquels on ne peut manquer de citer M. Léon Binet, professeur agrégé de physiologie à la Faculté de médecine de Paris.

Mais pour expirer et inspirer utilement, il faut des côtes aux articulations souples, et l'existence journalière contemporaine se charge de lesankyloser. Il est bon chaque jour de les lubrifier en les faisant manœuvrer plus que la vie courante ne le demande.

Il vous est arrivé, négligemment, en mangeant du poisson, de plier latéralement l'arête dorsale et vous avez constaté la disposition en éventail des arêtes du côté de la convexité, alors que celles du côté de la concavité se rapprochaient, se chevauchaient même.

C'est au même phénomène que vous convie la photo n° 1. Une main « écrase » les côtes d'un côté sur lequel se fait une flexion cependant que l'autre côté augmente son « ouverture » par une élévation latérale du bras ; l'inspiration a lieu, à fond, quand la flexion est réalisée, l'expiration se fait lentement et profondément pendant la reprise de la station droite.

A exécuter, bien entendu, des deux côtés une dizaine de fois.

Le n° 2 est un « écrasement » du thorax par les mains, coudes en avant en expirant profondément.

Le n° 3 succédant au n° 2 permet l'inspiration profonde, corps étendu, coudes en arrière, omoplates rapprochées, doigts « ouvrant » la poitrine.

Le n° 4 est, aussi, un aplatissement du thorax par croisement des bras, expiration très baissée et abdomen contracté alors que le n° 5 est une ouverture du thorax, omoplates rapprochées par une torsion des bras en arrière, et une inspiration intense.

Le n° 6 s'exécute en inspirant, bras levés, et en expirant, bras abaissés.

Quand votre corps aura été mécanisé ainsi chaque jour de votre existence vous verrez comme deviendra facile l'acquisition d'un rythme respiratoire dans toutes les manifestations physiques qu'il vous plaira d'envisager.

halthrophiles et 34 clubs de lutte. Les deux plus importants sont : le Club « 1860 » de Munich et le club de Freising, petite ville située à 30 kilomètres de la capitale bavaroise. Le club « 1860 », à Munich, est un immense bâtiment dans lequel chaque sport a sa salle particulière. La salle de gymnastique, à elle seule, est comparable au gymnase Voltaire, à Paris ; la salle halthrophile possède 3 planches et 5 barres à disques pesant 150 kilos chacune.

L'entraînement a lieu les mardis, vendredis et dimanches matin ; à chaque plateau travaillent, en trois groupes, les débutants, les futurs champions et les as, sous la direction d'un capitaine d'équipe.

J'ai vu ainsi accomplir l'entraînement des performances qui laisseraient rêveurs les meilleurs de nos spécialistes. Manger, champion olympique poids lourd et toutes catégories, développa 142 kil. 500 et jeta de l'épaulé 200 kilos facilement. Schattner, second poids lourd allemand, réalisa, sur trois mouvements : 122 kil. 500, 125 et 160 kilos, il manqua même 168 kil. 500, ce qui eût constitué le nouveau record du monde, en réunissant les pieds, alors que la barre était à bout de bras.

Gietl, poids mi-lourd, recordman du monde de l'arraché à gauche avec 90 kilos et du développé en barre à deux bras avec 115 kilos, fit successivement 115, 115 et 150 kilos. Ismayr, capitaine de l'équipe olympique allemande, ex-champion olympique poids moyens, exécuta 112.500, 112.500 et 145 kilos. Woelpert, ex-champion olympique poids plume, qui, actuellement pèse, sur la bascule, 64 kilos de poids de corps, développa, en ma présence, 104 kilos à deux bras.

J'ai demandé à Ismayr et à Gietl, qui parlent le français, quelle était la méthode d'entraînement qu'employaient les halthrophiles allemands pour développer de lourdes charges. En France, nous sommes très inférieurs dans cet exercice de force lente. Voici leur réponse :

Huit semaines avant un championnat important, chaque halthrophile exécute 20 développés en barre à deux bras quotidienne, par série de trois, deux et un, le maximum six fois.

Pour éviter la congestion du cerveau et la fatigue du cœur, épauler la barre et expirer, puis, pendant la montée lente de la barre, faire une inspiration nasale. Expiration en descendant de la barre. C'est évidemment une éducation nouvelle à essayer progressivement. Pour illustrer cette méthode, voici quelques exemples :

Le jour anniversaire de ses quarante-deux ans, en 1905, Strassberger, ex-champion olympique poids lourds a battu le record du monde du développé avec 135 kilos 500. Manger a fait mieux depuis et, d'après les compétences, ferait, paraît-il, l'an prochain, 150 kilos dans ce mouvement.

Trappen, athlète allemand classé professionnel, a réussi l'an dernier, à cinquante-deux ans, à Trier, les performances suivantes : 130 kilos à développé, 115 kilos à l'arraché et 150 kilos à l'épaulé jeté. La chose la plus extraordinaire, dans cet exploit, est que Trappen totalisa 390 kilos, alors qu'il n'avait pu dépasser 360 en pleine force, à l'âge de trente ans.

Et la conclusion à tous ces exemples d'André Rolet, qui sait voir et retenir les enseignements d'un sport qu'il connaît particulièrement bien, est la suivante :

« Jeunes et anciens, continuons, travaillons, nous ne pouvons manquer de progresser en France, qui connaît ses plus beaux succès dans le sport de la force, son champion des Roger François, Decotignies, Cadine, Kérougoul, Hostin, Duverger et autres Savigny, doit faire encore mieux dans l'avenir. »

ANDRÉ ROLET. (Recueilli par René MOYSE.)

Bombardier Brun s'est manifesté cette semaine. Le Bombardier Brun a redoré son blason — qui avait quelque peu besoin d'un coup de polissoir, par parenthèse — aux dépens d'un gros poids lourd italo-américain, Nathan Mann. Dans le ring de Madison Square Garden, de New-York, Joe Louis a expliqué à l'homme du Connecticut, en trois rounds, qu'il entendait demeurer le champion du monde tant qu'il n'aurait pas de challengers plus dangereux. A la vérité ce résultat n'est pas pour nous surprendre. Joe Louis n'est sans doute pas un champion du monde comme on l'entendait du temps où Jack Dempsey régnait, mais au royaume des aveugles... Joe Louis est tout de même l'un des meilleurs hommes du monde. En attendant que Max Schmeling essaie de nous démontrer le contraire.

Demeurons aux Etats-Unis où les événements pugilistiques se sont accumulés cette semaine. A l'hippodrome de New-York, notre vieil ami Lou Brouillard a fait une incursion désastreuse dans la classe des mi-lourds dont John Henry Lewis est le meilleur élève. Opposé à Tiger Jack Fox, gentleman de coureur, le Canadien a pris une telle correction qu'il a 7 rounds ses seconds jetèrent l'éponge. Assez peu prié chez les poids moyens, battu dans les mi-lourds, on se demande ce que va bien pouvoir faire Lou Brouillard. Se consacrer définitivement à son restaurant, peut-être ?

L'ancienne terreur des poids mouches, Peter Kane, devenu poids coq, depuis sa défaite de l'été dernier par Benny Lynch, a fait sa rentrée à Paris, dans les coqs. Rentrée victorieuse, mais qui ne correspond pas tout à fait aux espérances de ses supporters. Nous n'imaginons pas, en effet, que notre compatriote Georges Battailé forcerait le forgeron de Golborne à faire la distance. Nous le voyions tous battu bien avant le dernier coup de poing que j'ai pu voir. Battailé était extrêmement frais à ce moment, mais il était indiscutablement debout. Oh ! cela n'a pas été sans mal. Notre compatriote fit quelques voyages au tapis. Le huitième round, en particulier, fut pénible pour lui. Attent par un puissant uppercut du droit au menton, Battailé tomba à genoux. Je crus bien qu'il ne se relèverait jamais. J'oubliais que Battailé est l'un des boxeurs les plus courageux de sa catégorie — souvenez-vous de sa bataille avec Decolou, au Palais de la Mutualité. Il se releva donc et reprit la bataille. Peter Kane, à ce moment, parut décidé à en finir. Une grêle de coups tomba sur Battailé qui se couvrit tant bien que mal et pas si mal, après tout, puisqu'il réussit à atteindre, tubant, le coup de gong mettant fin à cette reprise dramatique. Instruit par cette pénible expérience, Battailé se couvrit prudemment pendant le reste du combat. Pourtant Peter Kane parvint deux fois à percer la défense de l'ancien champion de France qui retourna au plancher. C'est alors qu'il nous donna une splendide démonstration de son courage. Puisque non seulement il se releva, mais encore que, ce faisant, il fut à chaque fois le premier à attaquer le petit forgeron des environs de Liverpool. Il y avait là de quoi être surpris. Peter Kane le fut. Et j'ai bien cru le voir accuser un crochet du gauche de Battailé, qui n'a pas lui non plus son punch dans sa poche quand on lui laisse l'occasion de frapper.

Est-ce à dire que Peter Kane n'est plus, depuis sa défaite par Benny Lynch, l'homme que nous avons vu foudroyer nos plus solides champions ? Ne nous hâtons pas de conclure. Mais reconnaissons que son match de jeudi nous l'a montré plus lent, parfois hésitant et assez peu précis. Au reste Kane doit rencontrer, le 30 avril, le vainqueur du match Al Brown-Sangchilli. Cette épreuve suffira amplement à nous fixer.

La sélection française était la suivante : Courtois, Rio, Bigot, Ignace, Benouma, Gaboriaux, Verriest, Delfour, Vandoren, Mattler et de Lorto.

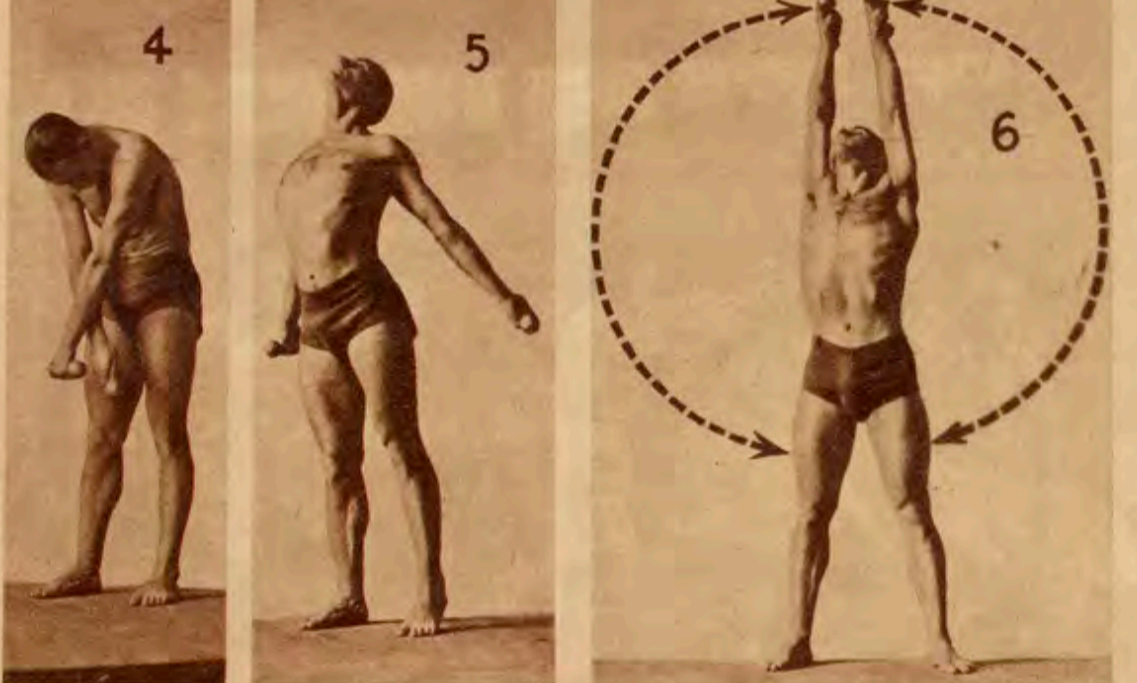
Un abonné à M... — I. Les joueurs du F. C. Sochaux Belpue et Duhamel n'ont pas du tout l'intention de renoncer au football, loin de là. 2. Votre entraînement est très bien conçu, et votre braquet de 5 m. 71 est celui qui vous convient le mieux. 3. D'ici la fin de la saison, l'équipe de France de football disputera les matches suivants : 24 mars : France-Australie, en mai un match contre une association britannique. De plus, le 3 mars, à Paris, l'Armée française rencontrera l'Armée britannique. 4. Vous pouvez vous adresser nos numéros 500 à 506 à M... à la Librairie des Sports, 10 fg. Montmartre.

Georges Mattler, à Gonesse. — Le mieux pour vous est de pratiquer la culture physique, mais c'est surtout en persévérant dans vos efforts que vous obtiendrez des résultats. S'il ne vous est pas possible de prendre conseil dans une gymnase, nous vous conseillons « Santé et Beauté Plastique » de Marcel Roulet (25 fr.), à la Librairie des Sports, 10 fg. Montmartre.

Totor futur cycliste. — I. C'est en 1907 et en 1908 que Petit-Breton gagna la Tour de France. Le premier Français qui triompha après guerre fut Henri Pélissier, vainqueur de la 1921. Si vous êtes un jeune homme de 27 ans, Georges Speicher de 31 ans, Thétiard de 28 ans, et Roger Lapébie de 27 ans. 3. Ecrivez à l'Etoile Sportive du Nord-Est, 92, allée de Montmarte, Le Raincy, ou à l'Union Sportive du Perreux, 137, avenue de Rosny, Le Perreux.

Jeune footballeur. — Roger Courtois est né à Genève le 30 mai 1912, de parents français. Après des débuts dans un club local, Courtois entra en 1932 au F. C. Sochaux, l'avant-centre de l'équipe de France.

IMPRIMERIE SAPEL 98, rue Réaumur, Paris. Le gérant : Raymond DEBRUGES.



Fermeture du thorax avec expiration. Ouverture du thorax avec inspiration. Elévation latérale des bras avec inspiration, abaissement avec expiration.

Le coin du docteur

DANS les précédentes chroniques (*Match* 612 et 614) nous avons passé en revue les principaux signes de certains accidents musculaires : ruptures vraies, ruptures partielles, claquages, elongations, coups de fouet. Quels sont donc les principaux traitements en usage ?

La chaleur, sous toutes ses formes (applications chaudes, grands bains chauds, procédés électriques dont la forme la plus courante est représentée par la diathermie, etc.), occupe une place de choix. En ce qui concerne les grands bains chauds, signalons que leur action générale et sédative est de beaucoup supérieure à l'action locale et peu profonde des simples applications chaudes.

Tant que les phénomènes présentent une allure aiguë (persistance de la douleur, soit provoquée, soit spontanée) l'on peut adjoindre à ces traitements l'emploi des sédatifs classiques (comprimés, cachets, etc.). Il est une autre forme de traitement que le grand public utilise un peu à tort et à travers : le massage. Il convient de s'élever contre sa pratique inconsidérée. Par analogie avec les cas où le massage fait merveille les accidentés réclament tout de suite la mise en pratique de ce traitement. Or, il ne faut pas oublier que, dans les premiers jours qui suivent l'accident, il peut s'avérer peu efficace, voire dangereux. En voici la raison :

Les fibres musculaires ont été soit rompues totalement ou partiellement, soit étirées. Le massage qui, lui-même, provoque une elongation

douce mais certaine du muscle ne peut donc que contribuer à augmenter les lésions fibrillaires. En conséquence, masser au niveau même de l'accident, dès le début, est une erreur. Ce n'est qu'une fois la reconstruction anatomique du muscle opérée que l'on peut avoir recours au massage qui assouplit et vitalise les éléments nobles lésés.

Ceci ne veut pas dire que le massage n'a aucune utilité pendant la première période. Bien au contraire ! En effet, comme il va y avoir une légère atrophie et une raideur dues au repos forcé ; comme il y aura, d'autre part, un hématome (Cf. les précédentes chroniques), le massage à distance, au-dessus et au-dessous de la lésion sera très indiqué pour favoriser la circulation, faire résorber l'épanchement. C'est ce que l'on désigne sous le nom de « massage d'appel ». De plus, ce massage contribuera à entretenir la qualité des muscles (élasticité, contractilité) et permettra au muscle ainsi lésé de conserver son tonus.

Il est évident que, selon l'importance des accidents (ruptures partielles : intervention chirurgicale ; ruptures partielles : elongations), le traitement sera plus ou moins long et le résultat définitif plus ou moins brillant.

Bien au contraire, pour le coup de fouet où il n'y a pas de lésion musculaire, le traitement d'attaque pourra comprendre du massage local en plus de l'utilisation de la chaleur, bien entendu.

En résumé, l'on conçoit sans peine l'importance des différences de traitement : celle d'un diagnostic précis et le plus précoce possible puisque dans un cas il y a intérêt à agir tout

Ecrivez-nous...

jambe, 3 mètres; de plus, une épreuve de natation figure aux divers échelons, mais n'est pas encore rendue obligatoire.

Yendette corse. — I. Il est très difficile de faire un classement des meilleurs centres ou demi-centres pratiquant en France, tout dépend de la forme de ces joueurs au moment de leur sélection; 2. Vous pouvez procurer la photographie des meilleurs footballeurs en écrivant à France-Presse, 100, rue Réaumur, Paris.

Roux. — Marcel Thil n'a pas renoncé à la boxe, toutefois il va de nouveau effectuer une tournée avec un cirque, tournée qui se terminera le 31 octobre. Avant son départ, son beau-père et manager Alex Taltard vient d'avoir la F. F. B. que son poulain renouait à ses titres de champion de France et d'Europe des poids moyens.

Marcel Bessières. — Di Lorto est âgé de vingt-neuf ans, Fritz Keller de vingt-cinq ans.

Noël Gillat. — Voici les performances exigées pour le brevet sportif populaire : premier échelon, de douze à quatorze ans : course de 40 m., 9"; hauteur avec élan, 9 m. 80; lancer sans élan d'une balle de 50 grammes bras droit et bras gauche, 10 mètres; grimper corde ou au mur, 3 mètres; mouvement d'E. P. tiré au sort.

Deuxièmes échelons, quinze à dix-huit ans : 50 mètres, en 10"; hauteur, 1 m. 10; lancer 40 mètres, de 5 kilos avec élan, 4 mètres; course de 400 m., plat, 2'20"; grimper à la corde avec bras seuls, départ debout, 2 mètres 50. Troisième échelon, de dix-huit à trente-quatre ans : 100 m. plat, 15"; hauteur avec élan, 1 m. 20; lancer du poids de 7 kg. 257 avec élan, 6 mètres; grimper à la corde avec les bras et les

l'entraînement, roulet sans courroies de cale-pieds et, à cette époque, employez des pignons fixes de 397 m.

Marcel Laribe. — Paul Chocque, qui mesure environ 1 m. 74, est âgé de vingt-huit ans. Bruno Carini participe l'an dernier au Tour de France comme individuel.

Fouquet Bernard. — Toutes ces photographies d'athlètes et de championnes sont en vente à France-Presse, 100, rue Réaumur, Paris.

Tarass-Usback. — M. Yvon Delbois, actuel ministre des Affaires étrangères fut dans son jeune âge un excellent joueur de rugby, et M. Camille Gautemps, président du Conseil, joue jadis comme footballeur.

Un jeune footballeur. — Adressez-vous au C. A. français, correspondant M. Jean Lexquiniel, 52, rue de Strasbourg, à Vincennes.

René Jaminet. — Il n'est pas trop tard, à trente ans, pour commencer à pratiquer le catch. Nombreux sont les luteurs qui sont encore en activité après cet âge et l'on compte même de grands champions qui ont atteint ou dépassé la quarantaine. 2. Avant sa venue en Europe, le Portugais Al Perreira combattit quelque temps en Amérique, notamment au Brésil, sous le nom de Al Perry.

Un lecteur de *Match*. — Vos mensurations vous permettent la pratique du sport; toutefois, ne renoncez pas à votre quart d'heure quotidien de culture physique. A votre âge, roulez vingt-cinq kilomètres le mardi, quarante le jeudi, une cinquantaine le dimanche, à une allure assez rapide. A

Arist. — L'équipe de l'O. G. C. Nice qui rencontre le Havre en huitième de finale de la Coupe de France avait la composition suivante : Buts : Zamora; Arrières : Gaboriaux, Frusta; Demis : Gnaoui, Vallé, Medan; Avants : Miquel, Alcatraz, Scherrer, Samitier, Pellegrino.

Le capitaine de l'équipe olympique allemande, le recordman du monde Ismayr.

(Recueilli par René MOYSE.)

nous répons ici

Nicole Marcel. — I. Pour la danse rythmique, nous vous conseillons de vous adresser à l'Association Irène Popard, 22, rue de Naples, Paris, ou à la Ligue Française de Gymnastique Harmonique, 215, boulevard St-Germain, Paris. 2. Il n'existe qu'un seul stade essentiellement féminin; celui de Fernand-Spina, 3, avenue de la Porte d'Orléans, Paris. 3. La médaille féminine de l'Académie des Sports a été décernée cette année à Mlle Rochoux. Cette dernière est secrétaire générale de la Ruche Sportive, excellente rameuse, nageuse, cycliste, etc..

Un lecteur assidu. — La première traversée sans escale de l'Atlantique Sud fut effectuée par les Français Costes et Le Brix, le 14 octobre 1927 à bord du « Nungesser-et-Coli » : Dakar-Natal en 18 h. 51.

René Léal. — Le nouveau siège du Red Star est à 14, place Clichy, à Paris et celui du C.A.P., 43, rue Beaubeourg.

Un fou du sport. — Nous vous conseillons de vous procurer « La Méthode Française de ski », par Emile Allais, qui contient tous les renseignements que vous sollicitez.

Fou du cyclisme. — I. Il est très possible que Roger Lapébie fasse la Tour de France cette année, mais rien n'est encore définitif. Il en est de même en ce qui concerne Archambaud, Le Grévis et Espinasse qui ont toutefois les plus grandes chances d'être sélectionnés. 2. Peut-être Vanetti, Cimatti et Generati seraient dans l'équipe transalpine du Tour, mais à l'heure actuelle nos amis italiens n'ont pas encore sélectionné leur équipe. 3. René Le Grévis est né à Paris le 6 juillet 1910 et Maurice Archambaud, à Châtillon le 30 août 1908.

Julot Totor. — Henri Deglane pèse environ 102 kg. et mesure 1 m. 74. Charles Rigoulot accuse généralement 105 kg.

Admirateur d'Archambaud. — Le Tour du Milanais couvrit le 31 octobre 1937 par équipes de deux hommes sur 120 km. fu

réalisés sur la piste du vélodrome de Vigorelli, à Milan, qui est un vélodrome ayant une piste de bois de 397 m.

Un lecteur assidu. — La première traversée sans escale de l'Atlantique Sud fut effectuée par les Français Costes et Le Brix, le 14 octobre 1927 à bord du « Nungesser-et-Coli » : Dakar-Natal en 18 h. 51.

René Léal. — Le nouveau siège du Red Star est à 14, place Clichy, à Paris et celui du C.A.P., 43, rue Beaubeourg.

Un fou du sport. — Nous vous conseillons de vous procurer « La Méthode Française de ski », par Emile Allais, qui contient tous les renseignements que vous sollicitez.

Fou du cyclisme. — I. Il est très possible que Roger Lapébie fasse la Tour de France cette année, mais rien n'est encore définitif. Il en est de même en ce qui concerne Archambaud, Le Grévis et Espinasse qui ont toutefois les plus grandes chances d'être sélectionnés. 2. Peut-être Vanetti, Cimatti et Generati seraient dans l'équipe transalpine du Tour, mais à l'heure actuelle nos amis italiens n'ont pas encore sélectionné leur équipe. 3. René Le Grévis est né à Paris le 6 juillet 1910 et Maurice Archambaud, à Châtillon le 30 août 1908.

Julot Totor. — Henri Deglane pèse environ 102 kg. et mesure 1 m. 74. Charles Rigoulot accuse généralement 105 kg.

Admirateur d'Archambaud. — Le Tour du Milanais couvrit le 31 octobre 1937 par équipes de deux hommes sur 120 km. fu

la sélection française était la suivante : Courtois, Rio, Bigot, Ignace, Benouma, Gaboriaux, Verriest, Delfour, Vandoren, Mattler et de Lorto.

Un abonné à M... — I. Les joueurs du F. C. Sochaux Belpue et Duhamel n'ont pas du tout l'intention de renoncer au football, loin de là. 2. Votre entraînement est très bien conçu, et votre braquet de 5 m. 71 est celui qui vous convient le mieux. 3. D'ici la fin de la saison, l'équipe de France de football disputera les matches suivants : 24 mars : France-Australie, en mai un match contre une association britannique. De plus, le 3 mars, à Paris, l'Armée française rencontrera l'Armée britannique. 4. Vous pouvez vous adresser nos numéros 500 à 506 à M... à la Librairie des Sports, 10 fg. Montmartre.

Georges Mattler, à Gonesse. — Le mieux pour vous est de pratiquer la culture physique, mais c'est surtout en persévérant dans vos efforts que vous obtiendrez des résultats. S'il ne vous est pas possible de prendre conseil dans une gymnase, nous vous conseillons « Santé et Beauté Plastique » de Marcel Roulet (25 fr.), à la Librairie des Sports, 10 fg. Montmartre.

Totor futur cycliste. — I. C'est en 1907 et en 1908 que Petit-Breton gagna la Tour de France. Le premier Français qui triompha après guerre fut Henri Pélissier, vainqueur de la 1921. Si vous êtes un jeune homme de 27 ans, Georges Speicher de 31 ans, Thétiard de 28 ans, et Roger Lapébie de 27 ans. 3. Ecrivez à l'Etoile Sportive du Nord-Est, 92, allée de Montmarte, Le Raincy, ou à l'Union Sportive du Perreux, 137, avenue de Rosny, Le Perreux.

Jeune footballeur. — Roger Courtois est né à Genève le 30 mai 1912, de parents français. Après des débuts dans un club local, Courtois entra en 1932 au F. C. Sochaux, l'avant-centre de l'équipe de France.

IMPRIMERIE SAPEL 98, rue Réaumur, Paris. Le gérant : Raymond DEBRUGES.

Après les émotions de cette bataille, le combat Edy Rabak-Viez parut assez morne. La faute n'en est point à Viez, croyez-le bien, mais à la timidité d'Edy Rabak — à qui nous retirons dès aujourd'hui la qualité de Carpentier tchèque, que nous lui avions conférée un peu rapidement. Au dernier round, Edy retrouva sa droite et Viez alla à terre. Il se releva et ne fut battu qu'aux points. Ce qui le met à égalité, sur le papier au moins, avec Locatelli, qui vient encore d'en voir de cruelles en Angleterre. Il battit George O'Dwell quand on l'attendait du temps où Jack Dempsey régnait, mais au royaume des aveugles... Joe Louis est tout de même l'un des meilleurs hommes du monde. En attendant que Max Schmeling essaie de nous démontrer le contraire.

Demeurons aux Etats-Unis où les événements pugilistiques se sont accumulés cette semaine. A l'hippodrome de New-York, notre vieil ami Lou Brouillard a fait une incursion désastreuse dans la classe des mi-lourds dont John Henry Lewis est le meilleur élève. Opposé à Tiger Jack Fox, gentleman de coureur, le Canadien a pris une telle correction qu'il a 7 rounds ses seconds jetèrent l'éponge. Assez peu prié chez les poids moyens, battu dans les mi-lourds, on se demande ce que va bien pouvoir faire Lou Brouillard. Se consacrer définitivement à son restaurant, peut-être ?

L'ancienne terreur des poids mouches, Peter Kane, devenu poids coq, depuis sa défaite de l'été dernier par Benny Lynch, a fait sa rentrée à Paris, dans les coqs. Rentrée victorieuse, mais qui ne correspond pas tout à fait aux espérances de ses supporters. Nous n'imaginons pas, en effet, que notre compatriote Georges Battailé forcerait le forgeron de Golborne à faire la distance. Nous le voyions tous battu bien avant le dernier coup de poing que j'ai pu voir. Battailé était extrêmement frais à ce moment, mais il était indiscutablement debout. Oh ! cela n'a pas été sans mal. Notre compatriote fit quelques voyages au tapis. Le huitième round, en particulier, fut pénible pour lui. Attent par un puissant uppercut du droit au menton, Battailé tomba à genoux. Je crus bien qu'il ne se relèverait jamais. J'oubliais que Battailé est l'un des boxeurs les plus courageux de sa catégorie — souvenez-vous de sa bataille avec Decolou, au Palais de la Mutualité. Il se releva donc et reprit la bataille. Peter Kane, à ce moment, parut

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

DANS CE NUMÉRO :

Et voilà
la saison routière
1938



RUGBY XV. — Parc des Princes. — Finale de la Coupe Nationale. Pyrénées-Bigorre-Côte Basque (14-10). — Renversant tous les pronostics l'équipe Pyrénées-Bigorre a défait les Basques après une magnifique partie. Gaussens trouant la défense adverse a donné le ballon au Tarbais Libaros qui, dans un ultime effort, échappe à l'arrêt d'un adversaire et marque un bel essai. — De g. à d. : Lefort, Fabre (7) et Libaros.